This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The
University of California
Library

H. Morse Stephens

University of California

Paul-Louis HERVIER

Silhouettes Allemandes

BETHMANN-HOLLWEG, FALKENHAYN,
TIRPITZ, BULOW, ZEPPELIN, HINDENBURG,
MACKENSEN, KLUCK, BISSING, HAESELER,
HARDEN, KRUPP

— DEUXIÈME MILLE —

PARIS
ÉDITIONS DE *« LA NOUVELLE REVUE »*
80, RUE TAITBOUT, 80

1916

Silhouettes Allemandes

DD 231
H2H4

HENRY [illegible]

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

TABLE DES MATIÈRES

Bethmann-Hollweg 11
Falkenhayn 31
Tirpitz. 47
Bulow. 63
Zeppelin 85
Hindenburg 111
Mackensen 145
Kluck 163
Bissing 183
Haeseler. 203
Harden 221
Krupp. 243

857192

BETHMANN-HOLLWEG

UNIV. OF CALIFORNIA

LE DOCTEUR THEOBALD VON BETHMANN-HOLLWEG

M. Léonce Grasilier a publié naguère dans la *Nouvelle Revue* une fort curieuse étude sur les aïeux du chancelier von Bethmann-Hollweg. « Son grand-père et son grand-oncle, au début du siècle dernier, exerçaient le honteux, mais lucratif métier de *trafiquants de chair humaine*, ce qu'au delà du Rhin on appelait par euphémisme des *marchands d'âmes* (seelen verkaüfer). »

M. Grasilier cite, pour illustrer la conduite infâme des Bethmann, des pièces tirées des Archives nationales. En voici une qui est d'une terrible éloquence :

« Les habitants trop crédules de la Suisse, des rives du Rhin et d'autres parties de l'Allemagne, qui se laissaient prendre

dans les filets des marchands d'âmes, étaient tenus en chartre privée à Midebourg jusqu'au moment de leur embarquement pour l'Amérique septentrionale où ils étaient contraints de travailler gratis, pendant un certain nombre d'années, pour l'acquittement de la dépense de leur voyage et de leur passage. » La même note ajoute que le nombre des passeports délivrés par la maison Bethmann augmente de plus en plus.

M. Léonce Grasilier nous apprend en outre que les Bethmann ne se contentaient pas de faire la traite des blancs ; ils spéculaient en grand sur les denrées coloniales et ils s'entremettaient pour faciliter à l'Autriche un gros emprunt en Hollande.

« On disait communément, dit M. Grasilier, la maison Bethmann ou les frères Bethmann, mais ceux-ci n'étaient en réalité que beaux-frères, la sœur du chef de la banque ayant épousé M. Hollweg. Celui-là, pour ne pas changer la raison sociale et considérant que le nom de sa femme avait plus de

valeur en affaires que le sien, crut devoir intervertir l'ordre habituel et signer Bethmann-Hollweg au lieu de Hollweg-Bethmann. »

Lorsque Mme de Staël accomplit son premier voyage en Allemagne elle reçut l'hospitalité de Simon Moritz Bethmann qui était d'autre part très intimement lié à la famille Gœthe.

Une sœur de ce Simon Moritz, Maria Bethmann, épousa en secondes noces un émigré français, le comte de Flavigny. Sa fille, la comtesse d'Agoult, qui se fit un nom dans les lettres sous le pseudonyme de Daniel Stern, a raconté dans ses *Souvenirs* ce qu'elle vit et ce qu'elle endura dans la famille des Bethmann, qui, très allemands et très protestants, très riches, avaient peu de goût pour le comte de Flavigny, français, catholique et pauvre. La fille de Maria Bethmann eut un salon très artiste ; elle fut la compagne libre de Liszt. Elle eut deux filles, l'une Cosima, qui après la mort de son pre-

mier mari, le musicien Hans von Bülow, devint Mme Richard Wagner et Blandine, un peu plus âgée, qui devint Mme Emile Ollivier.

« Le train de maison de mon oncle n'était pas d'un particulier, mais d'un prince, dit Mme d'Agoult. Il recevait avec grandeur la plus grande compagnie européenne. »

Et les honneurs venaient à la famille en même temps que l'argent. L'empereur d'Autriche donnait à Bethmann des titres de noblesse et l'empereur de Russie en faisait son consul général à Francfort. Grâce à ce poste, la maison Bethmann put octroyer aisément les passeports nécessaires à son infâme commerce.

Le grand-père du chancelier actuel fut le premier de la famille à se mêler à la vie politique. Avocat doué d'une facilité extraordinaire d'élocution, il devint professeur de jurisprudence à l'Université de Bonn et il fut anobli en raison de son immense savoir. Il fut élu membre de la législature prussienne en 1840 et se mêla aux luttes consti-

tutionnelles qui en 1848 furent à leur point culminant. Il fit dix ans plus tard partie d'un cabinet libéral comme ministre de l'Instruction publique.

Theobald von Bethmann-Hollweg naquit le 29 novembre 1856 dans la province de Brandebourg, à Hohenfruow. Il fit ses études à Strasbourg, à Leipzig, à Bonn. A l'université de Bonn, il fut le condisciple de Guillaume, le Kaiser actuel. Tous les deux, ils firent partie de cette curieuse association d'étudiants, *la Borussia* (1). Puis Theobald vint à Berlin afin d'achever ses études de droit qui devaient lui ouvrir la carrière de l'administration prussienne. En 1885, il avait vingt-neuf ans, il était assesseur à Potsdam. En 1886, il était mis à la tête du district d'Ober-Bernim. Dix ans ne s'étaient pas écoulés qu'il était déjà conseiller supérieur de préfecture à Potsdam pour devenir en 1899, par le favo-

(1) *Le Kronprinz*, page 38.

ritisme de son souverain, préfet de Bromberg. Il demeura peu dans cette place. Il avait eu l'occasion de faire sa cour à son ancien camarade de la Borussia et son habileté à évoquer les vieux souvenirs lui valut d'être nommé, avant la fin de cette même année 1899, premier président de la province de Magdebourg, avec résidence à Potsdam où il pouvait voir tous les jours, bien que les besoins de sa charge ne demandassent point tant d'assiduité, son impérial protecteur. Après cinq ans d'une vie particulièrement agréable, Theobald fut nommé par décret au remplacement du baron Hammerstein, ministre de l'Intérieur. Et ce ne fut pas tout : deux ans plus tard, en 1907, l'empereur lui offrit le poste de secrétaire d'Etat de l'Intérieur de l'Empire, auquel on attachait la vice-présidence du ministère d'Etat prussien.

Le nouveau chancelier n'avait rien qui pouvait faire oublier le prince von Bülow. Autant celui-ci avait d'élégance, de séduc-

tion, de rouerie et de finesse, autant Theobald avait la réputation d'un bureaucrate régulier, ponctuel, sans envergure. Lui-même avouait, du reste, qu'il n'entendait rien aux questions de politique extérieure. Il l'a bien prouvé. Quant à son éloquence, elle est sujette à caution, puisque chacun de ses discours a donné lieu à des critiques et a permis de relever certaines phrases, certaines locutions qui demeureront dans l'histoire comme des « perles », dont son caractère ne sera pas particulièrement embelli.

M. l'abbé Wetterlé, ancien député d'Alsace-Lorraine, nous a donné ce portrait du chancelier :

« Grand, large, mal bâti. Il agite, quand il parle, ses deux bras comme deux balanciers. Figure taillée à coups de hache, avec des rides profondes des deux côtés d'un nez épais. Barbe pleine. Voix basse et sourde. Eloquence pesante. A toujours l'air préoccupé. Un bureaucrate lettré, sans aucune

envergure d'esprit. Vit au jour le jour, comme un bon expéditionnaire qui abat consciencieusement la tâche qu'on lui présente. N'était nullement préparé à la haute situation qu'il occupe. Chancelier de l'Empire et président du Conseil prussien, est resté, au milieu des écrasantes responsabilités qui l'accablent, le rond-de-cuir idéal, uniquement attaché à donner satisfaction à son employeur. Abandonne sans scrupule ses amis, se réconcilie avec ses adversaires, dès qu'il croit y trouver quelque avantage, ne sait pas donner la main comme tous ceux qui manquent de cœur. S'efforce d'ailleurs d'être ou de paraître honnête ; mais sait aussi mentir avec l'inconscience des hommes qui, poursuivant un but qu'ils croient honorable, n'hésitent pas sur le choix des moyens. A trompé tous les partis du Reichstag, mais réussi également à se les attacher tous par les services qu'il en exigeait. »

Lorsque von Bulow dut quitter la grande

chancellerie après les histoires que l'on connaît, après avoir surtout mécontenté au plus haut point le susceptible et bavard Guillaume pour avoir publiquement condamné la fameuse interview du *Daily Telegraph*, il fallait au Kaiser un chancelier obéissant et plat, à qui il fût facile de donner des ordres, assez quelconque pour n'être qu'un porte-parole, assez reluisant pour ne pas paraître au peuple allemand qu'un mannequin. Theobald von Bethmann-Hollweg était bien l'homme de la situation. Les affaires extérieures lui étaient, avait-il coutume de dire, tout à fait étrangères. Guillaume n'avait pas besoin d'un pilote, il voulait une sorte de contremaître souple. Il a été servi à souhait. Tous les journaux anglais et français sont d'accord à ce sujet et pour résumer ce sentiment, c'est encore à M. l'abbé Wetterlé qu'il convient d'avoir recours, car son séjour au Reichstag lui a permis, mieux qu'à tout autre, de bien comprendre ce que vaut le

docteur-philosophe Theobald von Bethmann-Hollweg :

« Von Bethmann-Hollweg n'a aucune personnalité. Il fut dès la première heure, il restera jusqu'au bout un instrument docile sur lequel un souverain détraqué et des collaborateurs sans conscience joueront tous les grands airs qu'ils voudront. Il est assez intelligent pour se rendre compte de son insuffisance. Dès lors, il s'en rapporte aux autres pour éclairer sa religion et lui dicter sa ligne de conduite. Son action est aussi flottante que son geste, sa parole aussi incertaine que sa pensée. Il parle toujours avec la même conviction même quand, à quelques jours d'intervalle, il croit devoir soutenir des thèses qui se contredisent. Chacun de ses discours était attendu avec une curiosité inquiète au Reichstag, parce qu'il était impossible de prévoir ce qu'on y trouverait. »

Avant la guerre, le monotone et insignifiant Theobald n'était pas en Allemagne

universellement populaire. Les journaux illustrés de l'opposition firent paraître de lui des caricatures fort ridicules. Il ne s'en soucia jamais. Il a toujours été philosophe et il sait fort bien faire la part du feu. Il comprend qu'il ne peut pas être au poste important de chancelier par le calcul intéressé de Guillaume et n'en avoir que des agréments. Les égratignures des feuilles illustrées le laissèrent indifférent et ne troublèrent en rien son assiduité à servir aveuglément son maître.

Survint la guerre. Il est inutile d'insister sur les fameuses phrases que von Bethmann-Hollweg prononça en des heures critiques à la face de l'Europe, à la face du monde. Pour expliquer l'agression contre la Belgique neutre, il déclara que « nécessité n'a pas de loi », et à Sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, il osa dire : « Vous allez donc nous faire la guerre pour un *chiffon de papier.* »

Von Bethmann-Hollweg lui-même s'oc-

troyait en cette occasion un surnom. Il ne sera connu dans l'histoire que comme « l'homme du chiffon de papier ».

Depuis ce discours retentissant, von Bethmann-Hollweg a tout tenté pour faire oublier ses expressions malheureuses. En décembre 1914, il recevait un correspondant américain de l'*Associated Press* à qui il faisait longuement ses confidences destinées à être rendues publiques. Il n'était plus question de chiffon de papier, mais de la duplicité de l'Angleterre, des bons soins de l'Allemagne en Belgique, des longs efforts allemands pour maintenir la paix en Europe, etc. En janvier 1915, le professeur allemand Lasson publia sur commande un panégyrique du chancelier qui recevait cette appellation glorieuse, mais ridicule : « l'homme actuel le plus éminent ». C'était une fois encore une attaque contre l'Angleterre et une justification de la Kultur.

Le chancelier a la haine de l'Angleterre et cette haine éclate dans toutes ses paroles,

dans tous ses discours. N'a-t-il pas déclaré en décembre 1914 au Reichstag : « La responsabilité réelle de la guerre incombe à la Grande-Bretagne qui aurait pu la rendre impossible en déclarant sans ambiguïté au gouvernement russe qu'elle ne permettrait pas qu'une guerre continentale sortît du conflit austro-serbe. »

Trop de documents probants ont été publiés par les gouvernements russe, anglais et français pour que le monde puisse avoir le moindre doute sur la façon dont l'Allemagne a voulu la guerre et ces documents nous prouvent à nous les victimes de la duplicité des gouvernants allemands à quel point le chancelier sait travestir la vérité et mentir.

On connaît le dernier discours de von Bethmann-Hollweg au Reichstag le 9 décembre 1915. Il fallut museler les socialistes Scheidemann et Liebknecht et le chancelier put parler, parler pour ne rien dire de sensationnel. A la suite de cette séance, M. l'ab-

bé Wetterlé écrivait : « Tous les acteurs ont parfaitement joué leur rôle dans la comédie dont le scénario avait été si minutieusement arrangé par von Bethmann-Hollweg. Et dire que, dans les pays étrangers, il s'est trouvé des âmes candides pour suivre avec une attention passionnée des scènes enfantines du Guignol berlinois ! »

Une correspondance de Berlin adressée à un journal américain nous apprend que malgré la guerre le chancelier impérial parut en septembre 1915 à une cérémonie privée qui en temps de paix eût été « beaucoup plus splendide ».

Fraulein Isa von Bethmann-Hollweg épousait « l'homme de son choix », le comte von Zech-Bukersroda.

Vêtu de son costume de lieutenant-général, décoré de ses croix de fer de première et de seconde classes, le descendant des trafiquants de chair humaine paraissait beaucoup plus vieux que l'orateur sanglé dans sa redingote à la tribune du Reichstag. Sa

figure et ses yeux témoignaient de l'effort accompli pendant l'année écoulée et sur ses tempes les cheveux étaient devenus blancs.

Le journal américain constate que sur le passage du couple il y avait beaucoup de femmes et d'enfants. Pas d'hommes. Ils sont tous sur les fronts.

Comment sera jugé le docteur Theobald von Bethmann-Hollweg dans l'avenir ? Rappelons qu'une revue neutre, la *Bibliothèque Universelle* de Lausanne, a publié dans son numéro de septembre 1915 un article de M. Paul Stapfer intitulé « *Leçons de guerre et questions de confiance* ». Avant de citer ce que M. Stapfer dit du chancelier, il est bon de rappeler que le tribunal fédéral assigna la *Bibliothèque Universelle* pour cet article et notamment pour le passage que nous allons citer et obtint la condamnation de M. Maurice Millioud, le directeur de cette revue. Le numéro de septembre 1915 de la *Bibliothèque Universelle* a été saisi parce que le procureur général de la Confédéra-

tion, M. Burkhardt, jugea que l'ordonnance du Conseil fédéral du 2 juillet 1915 qui vise les outrages envers les peuples, les chefs d'Etat et les gouvernements étrangers était applicable.

M. Stapfer écrivait : « On a fait à certains mots mémorables du chancelier von Bethmann-Hollweg une immortalité d'infamie qu'ils méritent ; mais il en est un qui a failli d'abord passer inaperçu à la faveur peut-être de son énormité même, c'est le proverbe : « Nécessité n'a pas de loi » appliqué à la violation du territoire de la Belgique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Simplement qu'il était nécessaire de traverser la Belgique parce que l'on ne pouvait pas pénétrer en France autrement ! Double scélératesse ! Oser faire valoir comme excuse de son crime ce qui est l'aveu cynique et impudent ! »

Le jugement de M. Stapfer, en dépit du tribunal fédéral qui a voulu prouver qu'il y avait des juges ailleurs qu'à Berlin, demeu-

rera. C'est l'expression de l'opinion mondiale. Infamie, scélératesse, cynisme, ce sont d'habitude des mots énormes, mais le docteur Theobald von Bethmann-Hollweg, instrument servile de Guillaume, n'a jamais rougi d'en faire, chaque jour davantage, sa devise et sa profession de foi.

FALKENHAYN

ERICH VON FALKENHAYN

Von Mackensen est un tacticien, Erich von Falkenhayn est un stratège. Chef de l'Etat-major général à Berlin, c'est un des personnages les plus en vue de la cour de Guillaume II. Il a en même temps l'esprit militaire et la diplomatie d'un homme d'Etat. Il a su si bien manœuvrer qu'il a la confiance de l'Empereur et celle du Kronprinz. Il s'est maintes fois querellé avec le premier, mais son habileté sait faire en sorte que les désaccords soient passagers.

Von Falkenhayn a été porté aux nues par toute l'Allemagne et toute l'Autriche pour le rôle qu'il a joué dans la poussée contre Varsovie. En Allemagne, où les enthousiasmes depuis le début de la guerre sont

fréquents et variables, il a été pendant quelque temps l'homme le plus populaire. Auparavant on avait murmuré lorsque le Kaiser l'avait placé à la tête de l'Etat-major général. Les stratèges de café et les critiques en chambre ne se gênaient pas pour déclarer : « Falkenhayn, pourquoi l'a-t-on choisi, celui-là ? » Les murmures se sont tus et après le recul des Russes en Galicie, on vendit partout en Allemagne et en Autriche sa photographie avec cette mention : « le héros de Varsovie ».

Est-ce là une appellation bien exacte ?

A Vienne, on admire aussi von Falkenhayn ; c'est qu'il est d'origine autrichienne. Une des branches de la famille von Falkenhayn émigra en Allemagne à l'époque où une des branches de la famille danoise des von Moltke en faisant autant.

On retrouve la trace de la famille von Falkenhayn en Bohême dès 1504. A la fin du dix-septième siècle, une famille von Falkenhayn, comme beaucoup de riches bohé-

miens, alla s'installer de Bohême à Vienne, alors le siège de l'empire allemand fondé par Charlemagne. De ses ancêtres, Erich von Falkenhayn tient un caractère très différent du caractère prussien. Il est versatile, passe de la joie la plus grande au pessimisme le plus aigu et toutes ses émotions se lisent sur sa figure. Quand il est de bonne humeur, sa gaîté apparaît dans chacun de ses traits. Les yeux brillent, la bouche s'ouvre dans un large sourire qui relève la moustache. Mais quand son humeur est maussade, il hausse la voix, tonitrue. Il n'est pas difficile de s'apercevoir du changement de son caractère.

Il a toujours l'apparence autoritaire et cassante. Quand il habitait Metz, son attitude sévère apeurait tout le monde, mais les gens qui le voyaient chez lui, dans son intérieur modeste, le trouvaient cordial et volontiers obligeant. Il est sujet à des crises de mélancolie, car il a conçu, à la mort de son fils aîné, survenue il y a quelques années,

un chagrin que rien n'a pu altérer. Il fondait sur ce fils les plus grandes espérances. Il a encore deux enfants, un garçon et une fille, tous deux très jeunes. La vie familiale de von Falkenhayn est des plus simples. M. Austin Harrison, qui fut à Berlin un des familiers du chef de l'Etat-major général allemand, raconte que tous les dimanches soirs le menu du dîner se composait de viande froide, de saucisse et de bière.

Von Falkenhayn naquit à Belchau en septembre 1861. Il fut élevé dans le corps des cadets. En 1880, il était lieutenant dans un régiment d'infanterie à Oldenburg. Sept ans plus tard, il vint à l'académie de guerre qu'il quitta en 1890, muni des certificats les plus élogieux. Il fut pendant trois ans attaché à l'Etat-major. En 1893, il fut nommé capitaine. Deux ans plus tard, il fut affecté au commandement d'une compagnie du 21e régiment d'infanterie à Thorn.

Mais il ne demeura qu'un an à Thorn qu'il quitta pour accompagner en Chine le

feld-maréchal von Waldersee. Il fit, dit-on, une profonde impression sur toute la cour de Pékin. Feu l'impératrice douairière lui permit de toucher ses ongles longs, longs, que l'approche d'un instrument tranchant ne souillait jamais et la princesse Yehonala lui prépara de ses mains impériales une tasse de thé. Puis pour couronner ces premiers honneurs l'impératrice douairière lui remit la décoration des Deux Dragons.

Il fut appelé à réorganiser l'armée chinoise et il rencontra Yuan-Shi-Kai qui n'était pas encore sorti de son obscurité : c'est sans doute à von Falkenhayn que l'actuel président de la République chinoise doit ses idées prussiennes. Pendant deux ans, à Pékin, von Falkenhayn fit preuve de la plus grande activité. Sa renommée gagna le Japon. Il fut à Tokio, fut reçu par le Mikado qui lui remit la décoration du Soleil Levant, mais il refusa de faire pour l'armée japonaise ce qu'il avait fait pour l'armée chinoise et il fut rappelé à Berlin afin d'éviter,

dit-on, des complications internationales. Mais il n'allait pas tarder à revenir en Extrême-Orient. Après avoir fait un stage très court en qualité de major à l'Etat-major général, il est nommé attaché au gouvernement de Kiao-Tchéou, aujourd'hui conquis par les Japonais. En 1900, il revient en Allemagne et fait partie de l'Etat-major du 14e corps d'armée. Ses tribulations ne sont pas achevées. Les révoltes des Boxers éclatent en Chine, von Falkenhayn retourne au Céleste Empire avec le corps expéditionnaire. A son retour en Allemagne, il est commandant d'un bataillon du 42e régiment d'infanterie à Braunschweigen. Il est nommé en 1905 lieutenant-colonel et chef de section du grand Etat-major. Pour la deuxième fois, en 1906, on l'appelle à l'Etat-major d'un corps d'armée au 16e à Metz. En 1911, il commande le 4e régiment de la garde.

Son avancement dès lors devient rapide. Il est chef de l'Etat-major du 4e corps

d'armée à Magdebourg en 1912 ; le 22 avril 1912, il est général-major, le 7 juin 1913, il est nommé lieutenant-général et ministre de la guerre. Il bat tous les records. Jamais l'Allemagne n'avait eu un ministre de la guerre aussi jeune. Le 9 décembre 1914, tout en gardant le poste de ministre de la guerre, il devient chef du grand Etat-major.

Quand von Falkenhayn fut nommé ministre de la guerre, il y eut un certain étonnement en Allemagne ; on racontait volontiers que von Falkenhayn devait cette haute situation non à ses mérites personnels mais à l'amitié personnelle du Kaiser et surtout à la grande amitié du Kronprinz. Depuis trois ans, les mécontents se sont tus et ont laissé von Falkenhayn agir à sa guise.

Si von Falkenhayn est si populaire à la cour allemande, c'est qu'il fut naguère chargé d'instruire le Kronprinz des choses militaires, et Guillaume fut — il l'a bien prouvé — très satisfait des résultats obtenus.

On ne s'étonna plus quand, en décembre

von Bethmann-Hollweg. Ce plan est basé sur les victoires austro-allemandes en Pologne et en Lithuanie. Von Falkenhayn, persuadé naturellement que les Allemands seront vainqueurs, redoute pour l'avenir de l'Allemagne la force toujours croissante de la Russie dont la population augmente de trois millions de sujets chaque année. Dans cinquante ans la Russie, croit-il, aura 300.000.000 d'habitants, l'Allemagne n'en aura que cent millions. Si les ressources de la Russie sont alors savamment employées, elles pourront écraser l'Allemagne en peu de temps. Il faut songer à cela. Von Falkenhayn y songe, et il veut créer ce qu'il appelle une septième grande puissance européenne.

Von Falkenhayn est donc opposé à ce que déclarait naguère Lord Salisbury, qui disait aux étudiants d'Oxford que la division de l'Europe en deux grands groupes alliés, d'un côté la France et la Russie, de l'autre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie (les

temps sont changés) était un effet de la Providence.

— Mais, demanda un étudiant, qu'adviendrait-il, si en plus de ces cinq grandes puissances et de l'Angleterre, bonne sixième, une septième nouvelle grande puissance s'organisait ?

— La Providence, répliqua Lord Salisbury, n'a pas fait une septième grande puissance et n'a pas l'intention d'en créer une.

Von Falkenhayn a persuadé à Guillaume qu'il devait jouer le rôle de la Providence et créer une nouvelle importante nation pour le plus grand bénéfice de l'Allemagne. A Mons, au cours de l'automne 1914, von Falkenhayn fit une conférence devant l'Empereur pour exposer son plan. Il faut entre l'Allemagne et la Russie un état-tampon. Une Pologne reconstituée au point de vue ethnique ne serait pas assez grande. Il faudrait y joindre la Lithuanie et l'Ukraine. La Russie désireuse de reconquérir les terri-

toires perdus rencontrerait alors des difficultés sans nombre, et l'Allemagne, bien protégée, pourrait utilement se défendre. L'état-tampon comprenant les grands centres de Lodz, Varsovie, Libau, Riga, Bielostock, Vilna, Ekaterinoslav, Odessa serait de taille à opposer une résistance acharnée et la Russie serait en quelque sorte isolée de l'Europe et presque reléguée en Asie.

Von Falkenhayn a son plan bien établi. Il a décidé notamment avec le Kaiser que le nouvel état s'appellerait « Confédération orientale slave » et qu'une nouvelle capitale serait construite de toutes pièces. Il indique encore que la Confédération serait invitée à se joindre à une union économique fondée par l'Allemagne et l'Autriche et à laquelle participerait aussi la Turquie.

Le plan de von Falkenhayn faisait très bien au début de la guerre sur le papier, mais depuis que les Russes ont arrêté sur leur front l'offensive allemande il semble assez loin de sa réalisation.

Von Falkenhayn ne tient guère à des conquêtes importantes sur la France, prévoyant les difficultés qu'il en résulterait pour une organisation exempte de soucis, mais il déteste la France plus encore que la Russie et il voudrait l'abattre et la ruiner.

En 1913, dans l'affaire de Saverne, il resta impassible devant la tempête parlementaire et répondit avec un esprit combattif lors des débats au Reichstag. Von Falkenhayn n'a pas eu le temps comme von Mackensen d'écrire des ouvrages militaires ; il a toujours été trop occupé par sa vie active dans les bureaux et à la cour. C'est un officier qui croit qu'une armée doit être forte, mais ne serait rien sans le concours d'une diplomatie avisée. Le Kaiser l'a choisi pour confident et pour conseil. Si l'Allemagne pouvait être victorieuse, von Falkenhayn deviendrait plus tard le grand homme qui a manœuvré habilement toutes les ficelles du spectacle tragique, mais quand l'heure du désastre allemand sonnera, il sera, dans la

débâcle, enseveli sous les ruines avec son maître, avec ses maîtres, le Kaiser et le Kronprinz.

TIRPITZ

LE GRAND AMIRAL VON TIRPITZ

On le prendrait à le voir pour un vieux loup de mer ayant passé sa vie sur les flots. Il n'en est rien, le grand maître de la marine allemande n'a jamais beaucoup vogué sur les océans, il a vieilli dans d'importantes fonctions administratives où il a su du reste prouver qu'il avait des capacités extraordinaires d'organisation et d'imitation. Il n'a rien créé de nouveau, il a servilement copié la marine anglaise. Alfred von Tirpitz est donc pirate deux fois.

Il est de haute taille avec une carrure imposante et sa grande barbe blanche à deux fourches, pour mieux laisser voir son

[L'amiral von Tirpitz a donné sa démission le 15 mars 1916. Il a été remplacé par l'amiral von Capelle.]

grand cordon de l'Aigle noir, lui donne un air majestueux et respectable. Sur ses lèvres naît souvent un sourire. Von Tirpitz ne va pas jusqu'au rire. Il sourit fréquemment pour un rien. Cela lui vaut le renom d'être d'un abord aimable. Mais ce sourire ne signifie pas grand chose. C'est une expression ordinaire sans éloquence, en réalité de l'adresse et de l'habileté. En a-t-il promené à travers les docks, sur le pont des gros navires, des membres du Reichstag tandis qu'il « souriait de ses moustaches » ? Et cela demandait un concours, un appui pour les discussions d'un budget futur toujours croissant ; il avait aussi un sourire pour accueillir les journalistes et écouter leurs questions auxquelles il savait très bien répondre d'une façon emphatique. Diplomatie ! Le grand amiral est diplomate, il eût pu devenir chancelier de l'empire à la place de Theobald von Bethmann-Hollweg, il a préféré prouver que « l'avenir de l'Allemagne est sous l'eau », il a préféré continuer le

rôle tenu depuis cinquante et un ans et jouer l'acte final qui doit être son apothéose. Le *Lusitania*, la flotte cachée à Kiel, grand défilé de victimes innocentes, voilà le couronnement de sa longue carrière.

Longue carrière, certes ; à Berlin, dans tous les ministères, sur tous les bateaux, on ne l'appelle que « Tirpitz l'éternel ». C'est parce qu'il a su avec sa rouerie, sa souplesse et sa persévérance, résister aux tempêtes ministérielles et aux vicissitudes de la politique. Autour de lui, les puissances se révélaient et s'écroulaient, les grands chefs des services importants se succédaient, mais lui paraissait immuable et indéracinable ; cela lui permit d'accomplir avec une ténacité très facilitée par les circonstances un programme dont la réalisation ne pouvait se faire que grâce à une continuité exemplaire d'efforts.

Toute sa vie il a travaillé. Tout jeune, il faisait par son émulation l'orgueil de sa famille. Il avait, étant encore gamin, tant

d'ambition et d'énergie qu'il méritait partout les premières places, et cet amour du labeur, ce désir d'être dans sa partie plus que les autres ne l'ont jamais abandonné, et c'est là la cause méritoire de son légitime succès. Il n'avait pour l'aider et le protéger ni parents haut placés ni, au début, de relations influentes. Sa famille était plutôt humble. Il a gagné ses premiers grades par son mérite, et c'est par sa seule volonté qu'il s'est imposé à l'attention de ses chefs, des ministres, de son Kaiser.

Comme je le disais précédemment, il est diplomate, mais il n'est pas intrigant ; il a su être habile non pas tant pour lui que pour faire aboutir les projets qui intéressaient au plus haut degré sa patrie. La diplomatie et les détours de la politique, il les a appris au cours de bien des évolutions auxquelles il s'est trouvé mêlé, et il n'a pas subi l'orage des interpellations, surmonté la routine et les difficultés des organisations sans apprendre les finesses de cette diploma-

tie et l'importance de savoir vouloir au bon moment et de la bonne façon. Depuis dix-sept ans, il occupe le même poste. Réfléchissez à cela ! Dix-sept ans consacrés à un effort constant, à la réalisation d'un but précis, dix-sept ans sans une interruption pendant laquelle une main sacrilège aurait pu anéantir les résultats des premières tentatives. Sans doute, il faut reconnaître et les qualités de von Tirpitz et son adresse, mais ne faut-il pas aussi déclarer qu'il a eu une chance exceptionnelle ? Beaucoup de nos grands chefs en France auraient pu faire des merveilles s'ils avaient possédé pendant dix-sept ans l'autorité et ses responsabilités. De plus von Tirpitz avait précédemment consacré trente-cinq ans de son existence à étudier des projets qu'il rêvait de pouvoir mettre à exécution. Dommage pour l'harmonie d'une telle vie qu'il y ait à son crépuscule des meurtres, des crimes et du sang !

Il naquit en 1850 à Küstrin-sur-l'Oder,

et rien ne semblait le destiner à la carrière qu'il choisit plus tard. La marine allemande n'était alors qu'une petite réunion de bateaux sans valeur. Alfred Tirpitz en 1865 entra à l'école des cadets ; en 1869, il était promu lieutenant, en 1875, il était lieutenant commandant ; on le considérait déjà — et il n'avait que vingt-cinq ans — comme un organisateur habile et un travailleur prêt à entreprendre le plus gigantesque effort. En 1891, Tirpitz est nommé chef de l'Etat-major de Kiel. C'était le mettre à un poste où il pouvait donner la pleine mesure de ses moyens. Il ne déçut pas les espérances et il s'attela à la création et au perfectionnement du service des sous-marins. L'estime qu'il avait su conquérir lui permettait d'avoir des volontés ; il sut non seulement s'occuper de détails techniques et de réalisations scientifiques, il comprit encore qu'un service pour fonctionner convenablement doit avoir des cadres d'officiers hors ligne, soigneusement en-

traînés et choisis. Puisqu'on lui laissait toute liberté d'agir, il sut en profiter et réunir des collaborateurs capables. C'était une double habileté : son prestige personnel s'en accroissait d'autant. En 1898, il fut nommé sous-secrétaire d'Etat de l'Amirauté à Berlin. Dans ce poste envié, il devait compter trouver bien des embûches car les jaloux ne manquaient point. Tirpitz conserva son assurance et triompha de toutes les difficultés ; il triompha même si pleinement que deux ans plus tard il fut nommé vice-amiral. Ses partisans ne l'appelaient pas encore l'*Éternel*, mais il lui avaient attribué un surnom plus louangeur qui disait hautement à quel point ses qualités étaient reconnues. Il était le *Maître*.

Le Maître avait depuis longtemps de vastes projets ; un incident lui permit de les faire connaître, son habileté fit le reste.

A l'automne de 1899, Tirpitz prouva à la suite de la capture par un vaisseau anglais d'un paquebot-poste allemand que l'Alle-

magne ne pouvait pas grandir sans avoir une puissance maritime considérable. Il était nécessaire de protéger un commerce toujours progressant contre des concurrents bien outillés. Pour récompenser le vice-amiral de son plan merveilleux, on commença par lui attribuer un titre nobiliaire. Le modeste natif de Küstrin-sur-l'Oder devint von Tirpitz. Ce qu'il demandait fut voté au milieu d'un grand enthousiasme.

Mais il n'était pas encore satisfait. En 1902, il obtint de faire construire des bateaux de guerre de 13.000 tonnes. L'année suivante, il est fait amiral. En 1907, il demande et on lui donne d'énormes crédits supplémentaires. En 1908, Guillaume le fait chevalier de l'Aigle noir, la distinction la plus haute et la plus recherchée.

Ainsi chaque effort de von Tirpitz avait son succès et sa récompense. En 1914, il apporta au canal de Kiel les derniers perfectionnements et prévint son empereur que

sa flotte était prête. Quelques mois plus tard, la guerre était déclarée.

Von Tirpitz est prudent et il n'aime pas qu'on raconte des histoires sur son compte. Il évite avec sa diplomatie coutumière de fournir aux annalistes matière à des articles pittoresques sur sa haute personnalité. Pourtant c'est lui-même qui a raconté l'histoire suivante dont il se dit le héros :

« Je me promenais par une nuit très noire avec un ami dans un petit bois non loin de Berlin et tous les deux nous fûmes très étonnés de constater le nombre extraordinaire de vers luisants qui brillaient sur les plates-bandes et les gazons. Soudain nous vîmes dans l'obscurité d'un taillis un ver luisant dont l'éclat était surprenant.

— Je veux le rapporter chez moi, m'exclamai-je, et je m'élançai. Mais mon élan fut arrêté par deux cris, un cri de douleur et un cri de colère.

Le cri de colère, il fut lancé par un gros rentier allemand qui paisiblement fumait

un énorme cigare dans la tiédeur du soir, le cri de douleur, c'est moi qui le poussai, car je m'étais sérieusement brûlé les doigts au bout incandescent du cigare trompeur. »

Von Tirpitz, si habile à voir dans les ténèbres de la politique, s'y connaît-il en signaux lumineux comme en vers luisants ?

Von Tirpitz est-il anglophobe ? Non ! Il admire les Anglais. Ses filles ont été élevées en Angleterre, comme sa femme du reste, et en vérité, il est évident que son mérite a consisté à avoir l'émulation de l'inspiration. Il a copié la marine anglaise. Il a copié les décisions de Lord Fisher, il a tenté de l'égaler, de le surpasser sans toutefois y parvenir. Mais depuis la guerre von Tirpitz n'a du goût pour les choses anglaises qu'en cachette. Hypocritement, il renie sa prédilection pour tout ce qui est *Made in England*. Dès le premier jour des hostilités, il a absolument défendu à sa famille de parler anglais même dans l'intimité et on ajoute qu'il fit de sa belle biblio-

thèque scientifique qui réunissait de magnifiques volumes anglais un brasier de haine. Il n'a pas épargné non plus les romans et les livres variés qui furent les compagnons, les amis de ses filles. Leur crime était d'être anglais, il les a brûlés. Gageons que cependant il a dû sauver de ce jugement sévère quelques-uns de ces beaux livres où il a étudié minutieusement les détails de la première marine du monde qu'il voulait égaler par le nombre sans vouloir l'égaler par l'honneur.

Le Kaiser a pris von Tirpitz en amitié. Il lui demande volontiers conseil et préfère ses avis à ceux des personnalités plus intrigantes. Les bruits de la démission du grand amiral ont toujours été démentis, il est attaché à son poste et il semble bien que rien ne pourra l'en retirer tant que Guillaume aura quelque autorité en Allemagne.

Le jeune Wolf von Tirpitz, qui étudia jadis à Oxford, est actuellement prisonnier en Angleterre. L'été qui précéda la guerre,

il fut reçu en Angleterre chez Mrs Churchill avec qui il joua au tennis, il fut reçu chez le premier lord de l'Amirauté. N'est-ce point drôle ? Le sous-lieutenant Wolf von Tirpitz était à bord du *Mainz* qui fut coulé au large d'Héligoland en août 1915. Il nagea revêtu de son uniforme pendant vingt minutes avant d'être recueilli par une des chaloupes du croiseur *Liverpool*. C'est un prisonnier de guerre heureux. M. Winston Churchill télégraphia lui-même à von Tirpitz le père pour le rassurer sur le sort de son fils.

Von Tirpitz le père n'a pas toujours l'humeur conciliante et agréable, en dépit de son continuel sourire. M. Frédéric William Wile eut l'occasion de le voir en mars 1907 et voici comment l'Eternel s'exprima :

« Pourquoi les journaux anglais publient-ils d'aussi longs télégrammes chaque fois que nous lançons un cuirassé ? Est-ce que nos journaux s'inquiètent de chaque nouveau bateau que construit l'Angleterre ? Pour-

quoi cette constante suspicion à l'égard de nos actes ? »

Les bateaux, les cuirassés allemands demeurent à l'abri derrière le canal de Kiel si coûteusement dragué, élargi. Le labeur de plus d'un demi-siècle de l'effort d'un seul homme est inutile.

Cependant, en Allemagne, on a toujours pour lui une grande admiration. A la fin de 1915, la ville de Wilhelmshaven annonce qu'elle allait élever une statue de bois en l'honneur de l'amiral von Tirpitz. La marine, jalouse de voir l'armée connaître tant de succès avec la statue de von Hindenburg où la populace vient enfoncer des clous, voulait avoir une effigie de son héros. Je crois bien que la statue n'a pas été édifiée, car, dans les premiers jours de décembre, l'Académie des Arts de Berlin écrivait au Bourgmestre de Wilhelmshaven pour le supplier de ne pas réaliser ce projet : « Dans l'intérêt du prestige de notre art allemand et de notre *Kultur*, nous vous prions avec

instance, vous et les autorités de la ville, d'empêcher l'exécution du projet consistant à planter des clous dans une statue de von Tirpitz. »

Von Tirpitz est une figure curieuse. Sa grande barbe qui vient mourir en fils d'argent sur les décorations qui constellent sa poitrine lui donne un faux air de Neptune. On ne dira sans doute pas plus tard en Allemagne qu'il fut un grand marin, puisqu'il se borna à naviguer habilement dans les tempêtes ministérielles, mais qu'il fut un puissant organisateur. Dans le monde entier le nom de von Tirpitz demeurera accolé au souvenir du *Lusitania* et des petits enfants tués lâchement. Universellement il sera le grand restaurateur de la piraterie.

BULOW

LE PRINCE BERNHARD VON BULOW

Depuis sa chute sensationnelle en 1909, il a vécu souvent dans l'ombre, mais toujours souriant, car il n'a jamais douté que son règne, malgré des orages, n'était pas fini encore. Maintenant, après son insuccès en Italie, il semble oisif et en marge des événements ; ne vous y fiez pas. L'empereur Guillaume ne l'a pas appelé pendant des années « Mon Bernhard » pour oublier soudain son habileté et son adresse ; le prince Bernhard von Bülow est de ces hommes qui ont d'autant plus d'influence qu'on ne sait pas au juste celle qu'on leur peut attribuer.

Bernhard-Henri-Martin-Charles von Bülow naquit en 1849, à Kleinflottbeck, dans le Holstein, d'une famille au service du

Danemark. Il se flatte de connaître les actes de ses ancêtres depuis le XIIe siècle. Il fit ses études à Leipzig, à l'école des Sciences politiques. Il s'engagea à vingt et un ans pour faire la campagne de France en 1870. En 1873 il était référendaire à Metz ; puis il fut secrétaire à Rome, attaché aux ambassades de Pétrograd, Vienne et enfin chargé d'affaires à Athènes. Il fut un des secrétaires du congrès de Berlin en 1878, puis, deux ans plus tard, premier secrétaire à Paris où il demeura assez longtemps pour bien connaître nos gouvernants, leurs idées, leurs tendances et les habitudes et les aspirations du peuple français.

Soudain Bernhard von Bülow fit une fugue. De Paris il se rendit à Dresde où il rencontra le comte Dœnhoff, envoyé prussien dans cette ville. Le comte Dœnhoff était sérieux, grave, solennel, il détestait la musique, que sa femme adorait. Von Bülow s'éprit d'amour pour la comtesse et l'enleva. La comtesse, une Italienne, prin-

cesse de Camporeale et belle-fille de l'ancien ministre et président du conseil italien Minghetti, était jolie et distinguée. Le comte Dœnhoff obtint le divorce, puis von Bülow se servit de ses influences au Vatican pour faire annuler le mariage et il épousa la musicienne en lui promettant qu'avec lui elle pourrait goûter tous les charmes de cet art qui fait naître tous les enthousiasmes et les consolations, car lui-même aimait passionnément la musique.

Von Bülow emmena sa femme en 1884 à Pétrograd où il fut conseiller d'ambassade, en 1888 à Bucarest où il devait occuper le poste de ministre plénipotentiaire.

M. Robert Scheffer qui l'a connu à cette époque en a fait son portrait : « Il n'était encore que baron, il portait orgueilleusement à l'occasion son uniforme de hussard de la garde. Il était glabre, svelte, d'une amabilité hautaine, et méprisait avec franchise ses collègues. Sa lecture était variée et approfondie. Enthousiaste de

Gœthe, il citait Montaigne dans le texte, à propos et sans accent ; autoritaire, il contredisait la reine Elisabeth de Roumanie et persiflait Carmen Sylva, qui ne partageait pas ses opinions littéraires, en lui prouvant, sans trop de ménagements, qu'elle raisonnait à côté de la question. »

M. Robert Scheffer ajoute un peu plus loin : « Bon protestant d'ailleurs, il communiait. Et ainsi eus-je l'honneur, lui passant après la reine Elisabeth, de communier à sa suite... par ordre de Sa Majesté. C'était un vendredi saint. M. de Bülow avait arboré son plus bel uniforme de hussard. De hussard de la mort. »

En 1893, Bernhard von Bülow fut nommé ambassadeur d'Allemagne près le Quirinal. Son mariage lui donnait accès dans la haute société romaine. En juillet 1897, il fut nommé en remplacement du ministre Marshall von Bieberstein au sous-secrétariat des affaires étrangères.

En 1900, il succéda comme grand chance-

lier au vieux prince Clovis von Hohenlohe.

Guillaume II annonça lui-même à Bernhard von Bülow sa nomination. Il crut apercevoir une ombre sur le front du nouveau ministre.

— Eh bien ! quoi... vous n'êtes pas satisfait ? demanda Guillaume.

— J'aurais mauvaise grâce, sire, à ne pas l'être entièrement. Mais je pense à ma femme... Elle ne peut manquer de se réjouir de me voir devenu chancelier. Seulement elle déteste le palais gigantesque de la chancellerie. C'est elle qui dirige tout dans notre intérieur. Elle a fait de notre résidence actuelle un « home » délicieusement élégant, confortable et hygiénique. J'ai peur qu'elle ne s'effraie à l'idée de passer deux ou trois mois au nettoyage de l'immense palais de la chancellerie.

— Qu'à cela ne tienne ! mon Bernhard, vous pouvez être pleinement rassuré ! Présentez mes meilleurs compliments à la baronne et dites-lui bien que je me ferai un

plaisir de contribuer à lui rendre cette besogne moins pénible.

Sur cette promesse réconfortante, le nouveau chancelier se retira, convaincu que le Kaiser allait mettre à sa disposition un régiment de nettoyeurs. Il fut bien décontenancé quand, à quelque temps de là, la princesse reçut un petit colis « par ordre de l'empereur ».

Ce n'était pas un régiment de nettoyeurs, c'était un paquet d'une centaine de savons (1).

Ce que fut le long stage que Bernhard von Bülow accomplit à la grande chancellerie, on le sait. Et il suffira de citer ces quelques lignes de M. Henri Welschinger pour le rappeler : « Son action politique, qui dura douze ans, fut prenante et tenace. Elle s'inspirait avant tout du souci de la force allemande ainsi que des intérêts libéraux et conservateurs. Sous des apparences cour-

(1) *Kaiseriana*, pages 58 et 59.

toises, elle s'inspirait des doctrines cyniques et des volontés autoritaires de Bismarck. »

L'Empereur Guillaume a pu avoir des amis plus intimes, des confidents plus favorisés que von Bülow, mais il a longtemps eu pour le chancelier-diplomate cette sympathie mêlée d'effroi que les souverains ne cessent d'avoir pour ceux qu'ils estiment très habiles, trop habiles. Il l'eût voulu comme conseiller perpétuel et, dans le même temps, il le laissait démissionner, s'en aller, presque tomber en disgrâce. Une fois, pendant un voyage en Italie, le Kaiser, pris par sa manie d'écrire beaucoup, adressa à von Bülow toute une collection de cartes postales illustrées, mais le voyageur impérial ne trouva que de bien banales remarques à écrire au très fin diplomate ; sur une carte postale s'étalait cette déclaration : « Beau temps. » Sur une autre : « Panorama splendide. » Sur une troisième : « Pays charmant. » Sur une quatrième : « Il fait

chaud » et ainsi de suite. Ce n'était pas de la haute littérature. Les pensées étaient peu profondes. Le moindre employé de commerce en tournée use de ces banalités. Von Bülow n'en est pas moins très fier de sa collection qui ne court pas les rues (1).

Guillaume II éleva von Bülow à la dignité de prince en juin 1911, le jour même où en France M. Delcassé se trouvait dans l'obligation de démissionner à cause de l'Allemagne. Le Kaiser aime et redoute l'esprit de von Bülow. Nul ne sait mieux que le prince tourner un compliment, une plaisanterie, une raillerie, un jeu de mots. Il parle d'un ton grave et soudain une pointe pique. Il aborde tous les sujets, les discute, les commente, les critique et se joue, au milieu de beaucoup d'érudition et de multiples indiscrétions, de celui dont il parle ou de celui à qui il parle.

A l'occasion, il sait être courtois, affable,

(1) *Kaiseriana*, page 145.

charmeur. Il sourit volontiers, car il sait qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, et quand il veut être aimable, un tel rayonnement émane de toute sa personne soignée, élégante, qu'il conquiert et convainct, qu'il persuade et qu'il triomphe avant même d'avoir longuement parlé. S'il a affaire à forte partie, il met en œuvre toutes les séductions perfides de son éloquence qui est grande, de ses manières qui sont très aristocratiques. Mais sa qualité principale est de savoir garder, au milieu des orages les plus terribles, un sang-froid et un calme qui lui permettent d'en éviter les résultats funestes. Par ailleurs, il est fort vaniteux, ferme, résolu et il ne se fie guère qu'à lui-même. Jamais il ne livrera à ceux qui l'approchent les idées qui l'occupent ou les soucis qui le préoccupent. Il aime agir seul, à sa guise. S'il parvient à ce qu'il veut, il continue ; s'il échoue, il continue aussi, car il est têtu. Il a con-

cline. Les plus grands hommes ont leurs faiblesses. Von Bülow pouvait gouverner l'Empire allemand, il était lui-même gouverné par Mohrchen.

On peut parler au prince de promenades à cheval, de promenades à pied, il ne faut pas lui parler d'exercices plus violents. Comme le grand Chamberlain, il déteste tous les sports, et il a pour le tennis, le golf ou l'aviron le dégoût le plus violent.

Le séjour préféré de von Bülow était celui qu'il faisait en Italie, à la Villa Malta ou Villa des Roses où nul ne pénétrait sans y être spécialement convié. Il faisait aussi avant la guerre de fréquentes visites à Kleinflottbeck, son pays natal, près de Hambourg. Il villégiature aussi dans la petite île de Norderney, en vue de la côte frisone.

Le 7 novembre 1908, Bernhard von Bülow se rendit à Potsdam pour morigéner son Kaiser sur son incontinence de langage. Le Kaiser très loquace venait d'accorder à

un rédacteur du *Daily Telegraph* une interview que tous les ministres allemands déclarèrent maladroite (1). Le chancelier demanda à son maître d'avoir à l'avenir une réserve plus grande et d'imiter de Conrart le silence prudent. Il fit plus. Il démentit Guillaume II publiquement, à la tribune du Reichstag, le 11 novembre 1908.

« La constatation que la publication de ses entretiens n'a pas produit en Angleterre l'effet que Sa Majesté l'empereur en attendait, mais a fait dans ce pays (en Allemagne) une sensation profonde et une douloureuse impression — j'en ai dans ces jours difficiles acquis la certitude — conduira Sa Majesté l'empereur à observer désormais dans ses entretiens privés cette réserve qui est aussi indispensable pour une politique suivie que pour l'autorité de la couronne. »

On dit que Guillaume fut extrêmement

(1) *Kaiseriana*, page 78.

vexé de la remontrance et qu'il en conçut un mécontentement immense et il prouva, moins d'un an après, que sa rancune n'était pas apaisée. Von Bülow, pour couvrir les dépenses de la construction des dreadnoughts demandés par von Tirpitz, voulait imposer les successions. Les impôts furent refusés. Guillaume ne fit rien pour sauver celui qui quelques mois plus tôt ne lui avait pas ménagé les rappels à l'ordre. Le 14 juin 1909, Bernhard von Bülow donna sa démission après avoir occupé le poste de chancelier pendant dix ans.

On raconte que Guillaume, sans doute par frayeur, donna à von Bülow l'assurance qu'il gardait son « inébranlable confiance ». L'*Imperial Gazette* imprima même ces deux mots.

Bernhard l'heureux, le chançard, comme on l'appelait communément à Berlin, prit la chose le mieux du monde. Il alla se fixer à Rome dans sa chère Villa Malta. Il y demeura cinq ans, confiant dans sa desti-

née. Il était persuadé qu'il n'avait pas fini de jouer son rôle. Très superstitieux (1), il se rappelait que jadis une vieille bohémienne lui avait fait concevoir pour son avenir des rêves qui ne s'étaient point encore réalisés. L'histoire était ancienne, elle remontait au début de la carrière de celui qui devait plus tard devenir grand chancelier et prince. C'était au cours d'une promenade ; une femme âgée rencontra le jeune homme, le dévisagea, lui prit la main qu'elle étudia et dans son jargon qu'un compagnon traduisit à l'intéressé, elle déclara :

— Vous serez ministre, puis ambassa-

(1) Les superstitions de von Bülow rappellent un joli mot du cardinal Mathieu.

Ce prélat dînait un jour à Rome dans une maison amie où le prince allemand avait été aussi invité, et l'on était treize à table. Von Bülow était visiblement inquiet. Il finit, dans l'espoir d'un réconfort, par sonder le cardinal Mathieu. Alors celui-ci, avec un fin sourire, lui répondit :

— Rassurez-vous. Le nombre treize ne serait à craindre qu'autant que dans un dîner exquis comme celui-ci, il n'y aurait à manger que pour douze.

deur, puis plus encore, sans doute chef d'un état bouleversé par une tempête.

Bernhard von Bülow en disponibilité d'emploi attendait la réalisation de la prophétie, tout en travaillant. Il fit, quelques mois avant la guerre, paraître un gros ouvrage sur *La politique allemande*. Le 4 décembre 1914, il fut chargé de remplacer M. von Flotow, ambassadeur d'Allemagne à Rome, à la villa Caffarelli. La situation devait être grave pour que le Kaiser consentît à faire cesser la retraite de celui qui avait osé le rappeler à l'ordre de façon très sévère et publique.

Von Bülow avait pour mission de retourner l'opinion de l'Italie et de ses gouvernants. S'il pouvait réussir à faire sortir l'Italie de sa neutralité au bénéfice des Empires Centraux, quel triomphe et aussi quelle vengeance !

Il se mit ardemment à l'ouvrage suivant les plans qu'on lui avait donnés. Il visita, reçut, donna des dîners, distribua habile-

ment de belles paroles, peut-être plus. Il se multiplia. M. J. Rudel a raconté qu'il alla avec sa femme un matin visiter une école où les élèves allemands sont en majorité. Le prince, les ayant passés en revue, fut particulièrement attiré par une petite tête blonde, aux cheveux bouclés, aux yeux bleu clair. L'ambassadeur du Kaiser fit cet éloge :

— Voilà, dit-il, le véritable champion de notre race. Bravo ! Tu seras plus tard un bon soldat allemand, l'un de nos vaillants grenadiers.

L'enfant rougit et puis, ayant fixé un instant sur le prince des grands yeux étonnés, avec un ton de fierté lui répondit :

— Altesse, je ne suis pas allemand, je suis anglais !

La princesse von Bülow secondait son mari de son mieux. Cette italienne musicienne avait déclaré lors de l'invasion de la Belgique par les Allemands « que. les premières semaines de la guerre l'avaient

fait frémir d'enthousiasme comme les premiers coups d'archet d'un opéra de Wagner ! »

En dépit de toutes ses finesses, le diplomate ne réussit point dans sa mission. Il fit savoir, par la plume de son ami l'écrivain von Voltolini, que son échec était imputable à la politique maladroite et néfaste de Vienne.

Au mois de mai 1915, il quitta la villa Malta et retourna en Allemagne. On dit que Guillaume auquel von Bülow avait promis une éclatante réussite conçut pour l'ex-chancelier un mécontentement si grand qu'il ne voulut point le voir. Von Bülow n'a pas oublié la prophétie qui lui fut faite et il espère toujours que le jour de la revanche viendra. Et en effet, le voilà en Suisse à Lucerne. Qu'y fait-il ? Pour le compte de qui travaille-t-il ? La mission est secrète. Elle est bien dans le caractère du prince. Ne rien dire, ne rien laisser deviner. Par la *Gazette de Cologne*, il a fait démentir

que son séjour fût nécessité par des pourparlers de paix.

« Le prince et la princesse de Bülow, dit la *Gazette*, ne consacrent leur temps qu'à la beauté du merveilleux automne, des lacs et des montagnes, ils font des excursions en automobile et reçoivent, comme ils le font partout, les visites de leurs bons amis et connaissances. Comme le prince voyage de façon privée et sans aucune suite, il lui est absolument impossible de lire toutes les histoires sur ses mystérieuses missions ou de démentir toutes ces fantaisistes inventions. Le prince von Bülow est accoutumé à tous les ennuis de cette espèce et tout cela n'a aucune importance sur son séjour à Lucerne. »

Puis le prince von Bülow, qui était censé ne voyager avec aucune suite, envoya son secrétaire dans toutes les rédactions des journaux locaux pour les assurer qu'il venait villégiaturer. Puis le prince von Bülow adressa en Italie des messagers de

ZEPPELIN

confiance. Puis il se trouva, comme par hasard, organiser des dîners qui ne réunissaient pas de vagues convives mais qui mettaient en contact des personnages importants.

Von Bülow veut jouer au plus fin. Son jeu a toujours été de brouiller les cartes de ses adversaires. De sa villégiature neutre, arrivera-t-il à quelque résultat ? Peut-être certains de ses fidèles l'espèrent-ils, mais nul ne le souhaite plus que lui, car ce sceptique qui adopte volontiers une attitude blasée et désabusée tient à une chose : à regagner l'estime admirative de son maître le Kaiser.

ZEPPELIN

LE COMTE FERDINAND VON ZEPPELIN

Il est né à Constance, dans le grand duché de Bade, en 1838. Il descend d'une vieille famille du Mecklembourg et cependant il a du sang français dans les veines. Sa grand'mère paternelle était française, champenoise, elle s'appelait Mauclair. La mère du comte, une demoiselle Macaire, était née à Genève, de parents français, des calvinistes réfugiés originaires de Pont-en-Royans.

Le comte Ferdinand fut reçu à l'Ecole polytechnique de Stuttgart, étudia ensuite les sciences à l'Université de Tubingue, puis entra dans l'armée wurtembergeoise. Tout jeune, il avait fait un voyage en Amé-

rique. Devant le Niagara, il avait remarqué, au pied des chutes, parmi les tourbillons, un petit morceau de bois qui, entraîné par les rapides, était allé s'échouer sur un récif ; l'ambition lui vient d'imiter le morceau de bois ; il ôte sa veste, pique une tête ; on le voit se débattre au milieu des remous ; on le croit perdu, il accoste le rocher, y reste dix minutes à contempler la cataracte qui, de là, est fort belle, puis, se livrant au courant, regagne le bord un peu plus bas.

En 1863, lieutenant de cavalerie, il prend part à la guerre américaine comme attaché militaire wurtembergeois à l'armée de l'Union. Au combat de Fredricksburg, il fut environné par des adversaires ; il ne dut son salut qu'à son talent d'écuyer.

Ce fut pendant cette guerre que von Zeppelin acquit du goût pour l'aérostation. Il fit de nombreuses ascensions en ballon captif et il rêva dès cette époque d'un gigantesque vaisseau aérien qui transporterait

à travers l'espace, sans souci du vent et du mauvais temps, de nombreux passagers, qui jetterait du haut du ciel sur les armées, les bateaux ou les forteresses ennemis l'effroi et la mort.

Sous le nom de comte Steiner, il fit le 9 août 1863 une ascension à Saint-Paul (Minnesota). Il avait invité le gouverneur, Alexander Ramsey, à venir avec lui. Le gouverneur, trop occupé, avait autorisé sa fille Marion (aujourd'hui Mrs C. E. Furness) à accompagner le pseudo-comte Steiner. L'ascension fut accomplie avec un ballon qui d'habitude servait de ballon captif à un officier. Elle ne fut marquée par aucun incident. Mais il convient de la signaler, car ce fut la première que fit le comte alors âgé de vingt-cinq ans et c'est elle qui lui donna, il l'a déclaré lui-même, le goût de l'aérostation.

Von Zeppelin retourna en Allemagne juste à temps pour participer à une autre guerre : la campagne prussienne de 1866

contre l'Autriche. Il s'y distingua. Il assista au combat d'Aschaffenbourg. Une division wurtembergeoise était sur une rive du Mein, une hessoise sur l'autre. Il s'agissait de les mettre en rapport et l'ennemi occupait tous les ponts. Von Zeppelin part au galop, crève son cheval pour arriver à un endroit désert et se met à la nage tout habillé, tout armé, avec des bottes qui lui montent jusqu'aux cuisses. Au milieu du fleuve, ses forces l'abandonnent, il se laisse couler, donne au fond un coup de botte, remonte à la surface, aspire une gorgée d'air, redonne un coup de botte, reprend de l'air, recoule, redonne un coup de botte, reprend de l'air, et ainsi de suite, cinq ou six fois. Quand il est reposé, il achève son voyage, accomplit sa mission et revient plus frais — réellement — qu'on ne l'avait vu partir.

En juillet 1870, von Zeppelin était capitaine de cavalerie. Le jour même de la déclaration de guerre, il franchit à la tête de

quelques cavaliers la frontière et livra, contre un détachement du 12e régiment de chasseurs à cheval commandé par le lieutenant de Chabot, le premier combat de la guerre franco-allemande, auprès de la ferme de Schirlenhof.

M. Paul Bourson, ancien instituteur, collaborateur au *Journal d'Alsace-Lorraine*, a publié en 1908 une interview du lancier Toussaint, qui fut en cette occasion l'adversaire de von Zeppelin. On lira aussi avec intérêt le récit que M. Masson-Forestier fait de l'engagement dans *Forêt Noire et Alsace* (p. 302). M. Masson-Forestier soumit son récit au comte, alors retraité à Stuttgart, et von Zeppelin lui conta de nouveau toute l'histoire. Ce que tous ces récits ne disent pas, c'est que von Zeppelin, à l'aller, s'était arrêté dans une clairière du *Grosser Wald*, où il consulta sa carte ; à dix mètres de lui, caché dans un buisson, se trouvait un homme qui le connaissait, un garde-chasse du comte de Leusse : M. Rey.

Le garde-chasse mit le comte Zeppelin en joue, puis, tout à coup, laissa retomber son fusil.

Rentré au château, il raconta son histoire, disant : « Il eût été indigne d'un ancien soldat français de tirer sur un homme qui ne me voyait pas et de l'abattre comme une pièce de gibier. »

Le comte de Leusse a narré cette histoire, ces jours-ci, à un journaliste alsacien. Quoi qu'il en soit, le capitaine s'en tira sain et sauf, mais quand il revint dans les lignes allemandes, il fut mis en état d'arrestation pour avoir, de sa propre initiative, risqué un coup de main. Mais, plus tard, il reçut la Croix de fer, et, quand la guerre se termina, il était colonel. Il reçut le commandement d'une forteresse, puis, en 1891, fut promu général. Il prit alors sa retraite.

Le 6 juillet 1892, à Berne, von Zeppelin fit une grande ascension en ballon sphérique avec l'aéronaute suisse Spelterini. Il conçut alors l'idée de ses dirigeables. Le

général en retraite, sans se laisser décourager par les déboires de son prédécesseur malchanceux Schwartz, se mit au travail.

Pour effectuer ses recherches, il fallait de l'argent. Sa fortune avait déjà été engloutie dans le gouffre toujours ouvert des tentatives. Il s'adressa au gouvernement allemand. Son projet fut soumis à l'empereur qui le souligna d'un impitoyable « Impraticable ». Les commanditaires allemands faisaient la sourde oreille et les amis même de von Zeppelin, sceptiques quant aux résultats pratiques de cette idée fixe, se détournaient de l'inventeur qu'ils taxaient volontiers de fou. Le comte se retourna du côté de sa chère Amérique et fit appel à un richissime propriétaire d'un journal de New-York. Celui-ci répliqua qu'il n'avait pas de temps et d'argent à perdre avec « les inventeurs un peu timbrés ». Le comte fut donc obligé de fonder tout d'abord une société au capital de 250.000 francs et par-

vint à intéresser à ses travaux le roi Guillaume de Wurtemberg. Vers le milieu de l'été de 1900, il avait construit, sur le lac de Constance, son premier dirigeable, le véritable *Zeppelin I*. Le premier vol eut lieu le 2 juillet. L'*Illustration* (21 juillet 1900) rendit compte en ces termes de cette mémorable journée :

« Le ballon s'est élevé à une hauteur de 400 mètres, puis il a parcouru, contre le vent, un vent léger, il est vrai, une distance de six kilomètres en dix-sept minutes et demie. La manœuvre pour monter ou pour évoluer au moyen du poids mobile donnait d'excellents résultats : par malheur, la corde qui retient ce poids s'étant prise dans le gouvernail, il a fallu interrompre le voyage. L'atterrissage s'est fait, à Immenstaad, à dix kilomètres du point de départ. Dans ce premier voyage, le comte Zeppelin était accompagné du baron Conrad Bossus, de M. Eugène Wolf et de deux ingénieurs. »

Les fidèles du comte assistèrent, enthou-

siastes et ravis, au départ. Tout de suite, après cet essai qui laissait prévoir une réalisation possible, le comte von Zeppelin fit annoncer que bientôt il irait survoler Paris. Nous n'avons point vu cela en 1900, il nous a fallu attendre 1915. Le comte voulait venir survoler la grande exposition de 1900. Il n'a pas pu mettre son projet à exécution.

Trois mois et demi après cette première expérience (le 17 octobre 1900) une autre ascension fut tentée. Le progrès fut réel. Le vol dura une heure vingt minutes.

La même semaine un autre vol eut lieu qui donna de concluants résultats et qui prouva la parfaite obéissance du mastodonte aérien. Mais toutes ces expériences étaient fort coûteuses et ne rapportaient rien. En un an, malgré des démarches multiples et une activité continuelle, le comte n'avait pu réunir qu'une modeste somme de vingt mille francs, aide dérisoire pour ses dépenses croissantes. Mais le comte von Zeppelin, tenace, ne se rebutait pas. De

bord des bombes et des mitrailleuses. Edifiés par ces résultats, des attachés du ministère de la guerre firent des rapports favorables et il fut décidé qu'on achèterait un dirigeable au comte von Zeppelin si ce dirigeable pouvait accomplir un vol de vingt-quatre heures et atterrir sur la terre ferme.

Le *Zeppelin IV* fit, en juin 1908, ses voyages d'essai au-dessus du lac de Constance. Le 1er juillet, il accomplit avec la vitesse d'un train express et à une bonne hauteur un voyage en Suisse.

Le 15 juillet, le comte von Zeppelin voulut faire un voyage de vingt-quatre heures pour contenter les demandes du gouvernement allemand, mais, en sortant, le *Zeppelin IV* heurta le hangar et fut assez sérieusement endommagé. Ce fut partie remise. Les équipes d'ouvriers du comte firent du zèle et, trois semaines plus tard (4 août 1908), le *Zeppelin IV* partit pour son grand voyage ainsi établi : Friedrichshafen à Mayence et retour par Bâle, Stras-

bourg, Mannheim et Stuttgart. Mais le voyage du navire aérien fut interrompu par un naufrage. C'était un nouveau coup du destin, ce fut la cause du succès triomphal. Le gouvernement était convaincu, il mit à la disposition de l'inventeur la somme de 625.000 francs qui devait payer le *Zeppelin IV*. Le Reichstag autorisa une loterie nationale destinée à procurer des fonds au comte, elle produisit 7.500.000 francs. Le vieux général, qui entrevoyait enfin la réussite complète, se mit de nouveau au travail. Il construisit un dirigeable sur des plans minutieusement établis. Le 1er mars 1909, la compagnie fit abandon du nouvel appareil à l'administration militaire et on se prépara activement à faire des essais avec des équipages d'officiers. Le 19 mars, le *Zeppelin baptisé n° 1* et qui était le *Zeppelin III* encore intact accomplit un vol autour du lac de Constance avec vingt-six passagers (le comte von Zeppelin,

sept officiers de l'aérostation, trois autres officiers, quinze soldats).

A ce moment le comte von Zeppelin annonça qu'au printemps de 1910, il créerait des lignes spéciales de dirigeables pour transporter des voyageurs. Ce plan n'a jamais été exécuté dans toute l'ampleur que lui avait donnée le comte qui prévoyait aussi, pour la même année 1910, un grand voyage au pôle nord, en compagnie du professeur von Hergesell, son conseiller météorologiste depuis de nombreuses années.

Dès 1908, Guillaume II était revenu sur son opinion. Il ne jugeait plus le rêve du comte von Zeppelin « impraticable ».

M. William Le Queux, dans son livre intitulé *Les espions allemands en Angleterre*, a révélé le texte d'un sensationnel discours prononcé par l'empereur au cours d'un conseil secret tenu à Potsdam en juin 1908, peu de temps après les essais heureux du *Zeppelin IV*. Le discours de Guillaume n'était pas destiné à la publicité.

On y lit des passages qui jettent sur les événements actuels une lumière singulière. Guillaume prévoyait et préparait la guerre et il déclara :

« Nous avons aujourd'hui la merveilleuse invention que S. E. le comte von Zeppelin a été capable, par la grâce du Seigneur, de réaliser pour la sauvegarde et la gloire de notre patrie bien-aimée. Par cette invention, Dieu a placé à ma disposition les moyens de faire sortir l'Allemagne de ses difficultés actuelles et de rendre une fois pour toutes véridiques les paroles de notre poète : *L'Allemagne au-dessus de tout !* Il est encore trop tôt pour fixer une date exacte au coup qui sera frappé, mais je tiens à vous dire ceci : nous frapperons ce coup aussitôt que j'aurai à ma disposition une flotte suffisamment grande de zeppelins. J'ai donné des ordres pour la construction rapide de nouveaux dirigeables du type zeppelin amélioré et quand ils seront prêts, nous détruirons les flottes de l'Angleterre

dans la mer du Nord, dans le Pas-de-Calais et dans l'Atlantique. Après cela rien au monde ne peut empêcher le débarquement de nos troupes sur le sol britannique et rien ne pourra arrêter leur marche triomphale sur Londres. »

Le Kaiser conçut pour le général en retraite une grande admiration. Il l'invita à quelques-unes de ses chasses. On raconte à ce propos une amusante anecdote (1) :

« Lorsque la chasse finie le tableau final fut fait, les gardes annoncèrent que l'Empereur venait de battre tous les records et ils déposèrent sur une seule ligne toutes les pièces tuées. Le chef des gardes déclara que l'Empereur avait tué pour sa part soixante-quatre pièces. Guillaume ne fit aucune contradiction immédiate, mais, un peu plus tard, le comte von Zeppelin l'entendit qui disait au chef des gardes :

— Soixante-quatre pièces, dites-vous ?

(1) *Kaiseriana*, pages 76 et 77.

Cela est vraiment étrange. Je n'ai usé que trente cartouches. Mais alors j'ai réussi des coups prodigieux ! »

L'enthousiasme en Allemagne était grand, la meilleure preuve en est donnée par Rudolf Martin, qui prévoyait dans un de ses livres que, le 1er janvier 1910, l'empereur déclarerait :

« J'ai chargé mon chancelier de demander au Reichstag un milliard de marks pour notre flotte aérienne. Trente mille machines volantes extra-rapides porteront trente mille fantassins. Avec l'aide des 400 trains-transports Zeppelin qui sont en voie d'achèvement, je puis, de minuit à trois heures, déverser 400.000 hommes sur l'Angleterre ! »

Déjà l'idée de l'invasion en Angleterre ! En 1909 ! Du reste Rudolf Martin n'oubliait pas les Russes et il prévoyait que — le souci de précision est amusant — le 15 mars 1913 « 100 Zeppel-trains japonais de un bataillon chacun et trente vaisseaux

aériens auront cerné l'armée russe et fait 700.000 prisonniers. »

Rudolf Martin expliquait ce qu'était un Zeppel-train : « Le comte von Zeppelin, le premier, a eu l'idée de transporter un bataillon entier sur quatre pontons volants et fortement reliés les uns aux autres. » Le prophète doit être déçu. Les dirigeables du comte n'ont pas servi à transporter des troupes, mais à tuer des non-combattants, des femmes, des enfants et des vieillards.

Passons sur l'histoire du Zeppelin venant atterrir dans l'est de la France, sur les débuts de la guerre, sur les raids et sur les méfaits, les crimes accomplis par les aéronautes formés par le vieux général.

Au mois de février 1915 le comte von Zeppelin accorda une interview au correspondant berlinois de l'*United Press* des Etats-Unis, M. Karl von Wiegand. Quelques déclarations du vieux comte sont à citer :

— Personne ne regrette plus que moi la

mort de non-combattants. Mais est-ce que des non-combattants n'ont pas été tués par d'autres engins de guerre ? On ne voit pas toujours quand on se trouve à une grande hauteurs les objets (?) que nos bombes peuvent frapper.

Dans cette interview von Zeppelin refusa de répondre à la question du journaliste américain lui demandant si un raid aérien serait tenté contre Londres.

— C'est une question qu'il faudrait poser à l'Etat-major allemand.

Mais peu après (16 mai 1915) le *Boston Post* publia d'intéressantes déclarations du vieux général :

« Notre flotte aérienne comprend aujourd'hui 1.366 unités dont 36 dirigeables, mais vers le 15 juillet nous livrerons 15 dirigeables cuirassés, capables de porter deux tonnes d'explosifs. La méthode qu'il faudra employer pour jeter ces explosifs sur Londres a été « répétée » avec soin... »

Le comte donnait ensuite quelques ren-

seignements sur les nouveaux dirigeables, puis il ajoutait :

« Avec notre nouvel équipement, nous serons capables d'entreprendre en toute sécurité des expéditions contre Londres au milieu des brouillards les plus épais ou des nuits les plus noires. Nous envisageons une prochaine excursion contre Londres, non pas une simple reconnaissance, comme notre dernier succès contre Paris, mais une véritable expédition guerrière. Nous attaquerons Londres avec deux escadres de cinq dirigeables. Ce sera vers le mois d'août, quand se produira la grande offensive ordonnée par le Kaiser. »

Si j'ai détaché ces quelques lignes des curieuses révélations que le comte von Zeppelin crut devoir faire en mai 1915, c'est pour qu'il soit nettement établi que les crimes commis par l'inventeur ont été prémédités. Les raids ont eu lieu. Il y a eu des victimes, des femmes, des enfants, d'humbles travailleurs, et les journaux

allemands ont annoncé que le comte von Zeppelin dirigeait en personne un des raids aériens contre Londres (début de septembre 1915). Le vieux général, d'après ces gazettes, aurait pris place à bord d'un dirigeable, aurait commandé le voyage, les manœuvres, aurait ordonné le lancement des bombes.

Ceci couronne mal la carrière de l'audacieux officier des campagnes autrichienne et française, du tenace chercheur qui, négligeant les sarcasmes, les humiliations et l'indifférence, résistant aux coups répétés de la fortune contraire, mit au point une invention dont l'humanité pouvait attendre d'utiles profits. Tant d'efforts qu'on pouvait croire avoir été consacrés à la science n'ont pas abouti à la coopération d'engagements loyaux, ils ont produit une arme terrible de lâches et de criminels. Le vieux comte a fait fortune et il veut s'enrichir encore. Les préparatifs des raids guerriers ne lui font pas oublier les affaires commerciales et j'ai

lu avec stupéfaction, dans le *Boston Post* du 12 septembre 1915, une incroyable annonce que je traduis fidèlement :

« Un dirigeable zeppelin, un dirigeable du type de ceux qui ont terrorisé la *population civile* de Londres et de l'Angleterre septentrionale, sera une des attractions de l'Exposition de Brockton, le 5 octobre, si les négociations actuellement engagées réussissent. »

L'annonce explique ensuite que ce dirigeable n'a pas pris part à la guerre européenne, qu'il est un peu plus petit que ceux employés par les Allemands contre les Alliés et qu'il volera, sous la conduite d'un aviateur expert, par tous les temps, puis l'annonce ajoute encore : « Il n'est pas pourvu d'une nacelle militaire et de canons de gros calibres comme ceux employés par les Allemands dans la guerre actuelle, mais il donnera une bonne idée de ce qu'est une attaque d'un zeppelin contre Londres, lorsque l'aviateur commencera à lancer des bombes

en papier sur les terrains de l'exposition. »

La terreur des *populations civiles*, parrain d'un des enfants du Kronprinz, est grand-père. Sa fille, aéronaute consommée elle-même, est mariée à un officier. Si quelque jour, au grand-père aux mains rouges du sang des petits Londoniens, un gosse curieux venait dire : « Pourquoi les as-tu tués ? » que pourrait répondre celui qui prémédita son crime au point de faire exécuter des jeux princiers consistant en plans en relief de Londres que venaient bombarder les zeppelins d'un modèle minuscule ?

HINDENBURG

LE MARÉCHAL VON HINDENBURG

Paul Benckendorff von Hindenburg naquit à Posen en 1847. Sa jeunesse se passa dans les petites garnisons de Pirne et de Glogau où son père fut officier. Lorsqu'il quitta l'école de cette dernière ville, il reçut le certificat suivant : « Excepté son bavardage, sa conduite a été bonne. Ses progrès en notions religieuses, en latin et en géographie ont été suffisants, mais l'arithmétique est au-dessous de tout. »

Les parents qui rêvent pour leurs enfants d'un avenir semblable à celui du maréchal seront réconfortés de voir qu'il n'est pas absolument nécessaire de « mordre au calcul » à l'école pour devenir l'idole d'une nation. Du reste, l'écolier bavard a appris

à se taire et il s'est mis à l'arithmétique un peu plus tard. Il entra par la suite à l'école des cadets.

Sa famille avait été une famille de soldats. Depuis qu'en Allemagne on veut le dédommager du long oubli où il y avait bien un peu de disgrâce — on chercherait en vain dans le *Wer ist's ?* (Qui est-ce ?) de 1914 le nom de von Hindenburg — on a recherché avec complaisance les faits et gestes de ses aïeux dans l'histoire et les historiens de Berlin déclarent que vingt-trois Benckendorff sont connus pour avoir été de bons soldats et être morts au service de la patrie, sous les bannières des Electeurs du Brandebourg et des rois de Prusse. Quatre Benckendorff, dont le maréchal lui-même, servirent l'Allemagne pendant la guerre de 1870. L'un y trouva la mort, deux autres furent blessés.

La première guerre à laquelle prit part le lieutenant von Hindenburg fut celle de 1866. Il a écrit à ce propos : « Il est grand temps qu'un Hindenburg sente une fois

encore l'odeur de la poudre, car pour un soldat la guerre est la condition normale. »

A Rosberitz, il fut blessé d'une balle à la tête. S'il avait été atteint un demi-centimètre plus bas, il eût été tué. Le maréchal a conservé dans sa maison de Hambourg le casque troué par la balle. Pendant la guerre de 1870, il fut particulièrement heureux ; il prit part à plusieurs grandes batailles, il ne fut pas blessé ; une seule fois, une balle l'atteignit, mais elle ne fit qu'érafler le cuir épais de ses bottes. Il fut décoré de la croix de fer à la bataille de Saint-Privat. Etait-il invulnérable ? On le trouva engagé sous son cheval mort. Il était sérieusement meurtri, mais il était indemne.

A cinquante-quatre ans, il devint commandant de corps d'armée.

Après une carrière sans grands incidents, il fut mis à la retraite en 1911 ; on l'appelait alors ou le *vieux Feu* ou l'*Homme des Lacs*. Le peuple varie rapidement ses opinions. Aujourd'hui on en fait un demi-dieu.

Lorsque la guerre éclata, il y avait tous les jours au café des Tilleuls, à Hanovre, un vieux bonhomme toujours solitaire, renfrogné, au parler sec et désagréable, qui lisait avec attention les journaux dans son coin habituel. Ce client taciturne faisait en passant un signe rapide qui équivalait à un bonjour à deux ou trois autres « piliers » du petit café et, une fois installé à sa table, il s'entourait de silence. Parfois un vieux retraité venait s'asseoir en face de lui pour faire une partie d'échecs. La partie était interminable. Les deux partenaires, sans échanger une parole, faisaient manœuvrer avec lenteur leurs pièces réciproques, tandis que les pipes bien bourrées dégageaient d'épais nuages de fumée.

Si vous aviez demandé au propriétaire du café des Tilleuls quel était ce paisible client, il vous aurait répondu :

— C'est Hindenburg, un général en retraite qui habite à Hanovre. Il vient régulièrement ici, mais il ne cherche pas à se

lier, il est peu sociable, il connaît peu de gens. Il vient toujours avec deux ou trois chiens. C'est un original.

Aujourd'hui le café des Tilleuls est sur le point de s'appeler le café Hindenburg. On montre avec orgueil le coin où l'original prenait place. De cet homme, dont on ne savait rien, dont personne ne cherchait à connaître l'obscur passé, dont tout le monde respectait par indifférence l'effacement et la sauvagerie, Hanovre est aujourd'hui fier.

On rappelle volontiers que sa famille, originaire de la Prusse orientale, était pauvre, que sa carrière à lui fut sans éclat, mais qu'elle se passa dans l'étude et les privations, que le jeune lieutenant dont la solde n'était que d'une demi-couronne par jour soutenait sa mère devenue veuve. On rappelle qu'il travailla avec tant de zèle qu'il fut reçu au concours de capitaine d'Etat-major le premier de la liste. On ajoute que ses camarades ne l'aimaient guère, car il ne se mêlait jamais à leurs réunions, à leurs

jeux et à leur fêtes ; mais que ses hommes le respectaient parce qu'ils savaient qu'il y avait sous la rude écorce un bon cœur. Dans ce respect du soldat pour le chef, se mêlait à dire vrai une grande frayeur, car Hindenburg était à cheval sur la discipline. Quand il parlait, il voulait être obéi et promptement. L'un de ses soldats a raconté : « Nous l'appelions « Papa Hindenburg », c'est qu'il savait à l'occasion accomplir les actes qui vont droit au cœur. Je l'ai vu restant au chevet d'un malade toute une nuit, je l'ai vu donnant sa propre tente à un sous-officier sérieusement indisposé. »

Donc, quand la guerre éclata, Hindenburg vivait modestement de sa maigre pension à Hanovre, promenant ses chiens, flânant par les rues, fréquentant le café des Tilleuls. Le seul moyen d'adoucir cet homme aux regards méchants et que les gamins déclaraient terrible était de lui faire cadeau d'un chien ou plus simplement de lui offrir un bon cigare. Hindenburg a tou-

jours beaucoup fumé, il fume toujours beaucoup, surtout la nuit, quand il ne peut dormir, ce qui arrive fréquemment.

Lorsque la déclaration de guerre survint, Hindenburg demanda un commandement ; son offre fut déclinée et il demeura à Hanovre, sans rien changer à sa vie. Il se contenta d'acheter une gazette de plus l'après-midi. Ce fut à son cher café des Tilleuls qu'il apprit la prise de Liège et de Namur, la ruée de l'armée allemande vers la France, la terrible bataille de Mons. Il discutait la campagne et la stratégie avec ses amis, comme un vétéran dont les jours de bataille avaient disparu pour ne plus revenir. C'est alors que se produisit un changement inattendu.

Le général von Ludendorf, qui avait été son compagnon d'armes, mentionna son nom au Kaiser. Guillaume se prit à rire en disant qu'on ne pouvait rien attendre du vieil « homme des Lacs » ; mais justement l'armée allemande éprouvait des difficultés

dans la région des Lacs de Mazurie ; le Kaiser se souvint d'Hindenburg et l'ordre qui n'était plus espéré arriva à Hanovre. Il fallait rejoindre l'armée de la Prusse orientale. Le soir même, la table du coin au café des Tilleuls fut occupée par un autre ; elle n'a plus revu son habitué de tant de jours, le vieil original.

«Soudain, a raconté le maréchal lui-même, vint le télégramme m'annonçant que l'empereur me donnait un commandement dans l'armée orientale. Je n'eus même pas le temps d'acheter des vêtements chauds et de rendre présentables mes vieux uniformes. Ce furent des sleeping-cars, des wagons de luxe ; je gagnai la Prusse orientale à la façon d'un prince, tout s'accomplit le mieux du monde. »

Quelques semaines plus tard, il commandait un corps d'armée de réserve et faisait reculer les Russes à Augerburg. Bientôt le général oublié se trouva maître du commandement suprême de l'armée de la Prusse

orientale, acclamé par toute l'Allemagne comme un envoyé céleste, et l'empereur ravi le nommait maréchal.

Ce qu'il a fait sur le front oriental, au point de vue militaire, de plus compétents que moi le diront. Il importe surtout de constater que l'original du café des Tilleuls ne s'est pas modifié au grand quartier général. Il fume toujours énormément, surtout pour occuper ses insomnies. Il ne médite pas ses plans, il les fume. Dernièrement, s'ennuyant seul, il se souvint qu'il avait laissé à Hanovre un chien qu'il aime particulièrement ; il l'envoya chercher par un officier de confiance dont il signa lui-même le sauf-conduit.

Pourquoi a-t-on surnommé Hindenburg l'*Homme des Lacs* ? C'est parce que, depuis longtemps, il a étudié spécialement la région des lacs de Mazurie. Jadis il avait emprunté un canon à la garnison de Kœnigsberg et il faisait pendant des journées entières tirer ses artilleurs dans les lacs pour voir les effets

obtenus par des obus de forces différentes. De plus, il faisait promener son canon un peu partout, par les chemins, par les routes, afin de se rendre compte de la résistance du sol. Si le canon s'embourbait, il fallait se hâter de le dégager tandis qu'il consultait sa montre ; il voulait savoir la consistance de la boue dans tous les endroits.

On appelait à Kœnigsberg Hindenburg l'*Homme des Lacs* ou *le général la Boue*. Il y a trois ans au Reichstag était soulevée la question des desséchements des marais de Mazurie. Hindenburg, mis au courant, demanda une audience au ministre de la guerre, puis, après l'exposé de son opinion, il fut délégué au Reichstag comme porte-parole du ministre. Le général prononça un grand discours, dans lequel il démontra que dessécher les marais de Mazurie, c'était se priver d'un obstacle naturel très important sur cette frontière peu défendue de la Prusse orientale. Cette opinion prévalut et le projet ne fut pas voté.

Il y a quelques années les grandes manœuvres allemandes eurent lieu dans cette région. Le Kaiser commandait une armée. Hindenburg en commandait une autre. Ils étaient adversaires. Le Kaiser fit tomber les forces d'Hindenburg dans un piège. A la fin de la journée, le Kaiser demanda au général *vaincu* ce qu'il pensait de la journée.

— C'est très joli, Votre Majesté, c'est très joli parce que c'est pour rire, mais si nous avions combattu réellement je vous aurais mangé Vos hommes. Votre Majesté a fait plusieurs erreurs énormes. J'aurais pu prendre Vos hommes à revers si ça avait été une bataille véritable, et tous ceux que je n'aurais pas tués je les aurais poussés dans la Baltique.

Jamais le Kaiser ne pardonna cette rude franchise à son adversaire d'un jour et le *vaincu* des manœuvres dut bien savoir pourquoi il demeurait si longtemps inoccupé à Hanovre.

Hindenburg se pique d'être un humoriste. Mais son humour est d'un genre que nous ne comprenons guère. Avant de quitter Insterburg, en Prusse orientale — c'est la *Gazette de Francfort* (8 octobre 1914) qui raconte ce fait — les Russes ne purent pas tout détruire ou tout emporter comme ils l'auraient voulu. Il s'efforcèrent de rendre tout inutilisable. C'est ainsi qu'ils arrosèrent de pétrole d'énormes approvisionnements de pain. Quand le général apprit la chose, il ordonna :

— Il ne faut pas discuter sur les questions de goût. Les Russes ont leurs préférences. Ce pain servira à nourrir les prisonniers russes jusqu'à épuisement de cet approvisionnement !

Personne ne ferait comprendre à Hindenburg que cette facétie manque de goût, il répliquerait :

— Manquer de goût ? Elle sent le pétrole !

Un jour deux fonctionnaires arrivent à

son quartier général, venant de Berlin. Il leur fit un accueil glacial, puis les invita à faire un tour dans son auto. Il les conduisit ainsi directement sous le feu des lignes russes. Tout d'abord les fonctionnaires n'osèrent pas protester, mais quand les balles commencèrent à siffler plus fort, ils prièrent le général de faire arrêter l'auto.

— Tout à fait impossible, déclara le général, et, imperturbable, il donna ordre de continuer à avancer.

Peu après cependant, comme la situation devenait extrêmement dangereuse, il pensa qu'il ne devait pas s'exposer lui-même et il fit revenir l'auto vers le quartier général.

Quelques jours plus tard, on lui proposa de Berlin de faire donner aux deux fonctionnaires la croix de fer de première classe pour belle conduite au feu. Il fallait son approbation. Il la refusa en écrivant en marge de la proposition :

— Je n'accorde pas mon apostille ; je ne décore jamais ceux qui ont eu du courage

malgré eux et qui sont au feu parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

On dit que le Kaiser qui avait intérêt à décorer les deux fonctionnaires passa outre et ne tint nul compte de la boutade de Hindenburg.

Pendant la terrible bataille qui fit rage autour de Tannenberg, en Prusse orientale, Hindenburg attendit, sa montre sous les yeux, l'arrivée d'un aviateur qui lui apportait des informations sur les positions russes. L'aviateur était en retard exactement de deux minutes. Hindenburg le fit arrêter.

Un officier a raconté qu'à un dîner à l'Etat-major de Hindenburg, on discutait un soir des actions que l'on accomplit dans certaines circonstances. On demanda au général ce qu'il faisait quand il était nerveux.

— Je siffle, dit-il.

— Mais, dit quelqu'un, je ne vous ai jamais entendu siffler.

— Eh bien ! c'est que depuis le début de la guerre, je n'ai jamais été nerveux.

Hindenburg avant la fin de la guerre sifflera.

Un jour il est conduit au palais impérial par un chauffeur — un noble embusqué. La course faite, le maréchal se tourne vers son conducteur et lui met cinq marks dans la main.

Le noble embusqué balbutie : « Vous ne me connaissez pas, maréchal, je suis le baron von X... Nous avons chassé ensemble l'hiver dernier. »

Von Hindenburg de répliquer, d'un ton tranchant :

— Jeune homme, quand on fait le chauffeur, il faut en accepter les obligations.

Un critique militaire italien (sans doute M. Gatti, auteur d'articles fort bien faits dans le *Corriere della Sera*) s'était permis d'expliquer un jour que le maréchal de Hindenburg n'avait peut-être pas tiré tout le parti possible d'une manœuvre exécutée par ses

troupes. L'Italie n'était pas encore sortie de sa neutralité. A quelque temps de là, le critique reçut un paquet qui contenait un petit bâton de maréchal et un billet ainsi conçu :

Mon cher camarade,

Vous n'êtes qu'un jeune capitaine, mais vous vous seriez bien mieux tiré d'affaire qu'un vieux général comme moi. Je vous envoie donc mon bâton de commandement. Commandez vous-même s'il vous plaît.

HINDENBURG.

Hindenburg déteste les Autrichiens ; ne nous étonnons pas de le voir exercer sa verve à leurs dépens. Un jour, un général autrichien se présente à lui, s'incline, se confond en amabilités et commence :

— Maréchal, j'ai bien l'honneur...

— Oui, interrompit Hindenburg, vous avez l'honneur et moi j'ai la peine. Maintenant allez droit au fait.

Le général autrichien dut désormais faire attention aux formules courantes de sa conversation.

Orgueilleux, le maréchal l'est. Il entend qu'on célèbre pour les générations à venir sa gloire et son génie et, au mois de juillet 1915, prévoyant la chute prochaine de Varsovie, il chercha quel historiographe il pourrait bien rendre témoin de ce fait important. Il adressa au Suédois Sven Hedin cette invitation télégraphique :

« Hâtez-vous, si vous voulez arriver à temps pour cet événement historique. »

Le Suédois que des besognes multiples entreprises pour le compte de l'Allemagne ont comblé d'argent se hâta de se rendre à cet appel.

Il convient, n'est-ce pas, que les peuples futurs puissent connaître le maréchal au moment de son apogée. Hindenburg a compris cela, et il a trouvé le temps, parmi toutes les difficultés de la campagne de Pologne, d'accorder quelques séances à un peintre mandé spécialement. Ce peintre, un nommé Eugène Hersch, a conté à un journaliste de Charlottenbourg quelques-uns

des propos tenus par le grand homme pendant sa pose. Le maréchal ayant émis l'idée que la faculté d'oubli est une des plus précieuses pour l'artiste, le peintre fit des réserves :

—Votre Excellence, qui est elle-même le plus grand des artistes, n'oublie jamais rien, mais pense toujours à tout.

— Vous comparez la stratégie à l'art, répondit Hindenburg. On croit communément que la stratégie n'est pas un art, mais c'est peut-être le plus difficile de tous. Il n'y faut rien oublier, en effet, et pourtant que d'éléments dont on doit tenir compte et quelle responsabilité !

Puis le maréchal ajouta :

— Je suis de la Prusse orientale, et c'est mon propre domaine que je défends contre l'ennemi.

A propos des domaines du maréchal, un député à la Douma a révélé une bien curieuse histoire.

Le maréchal était propriétaire en Russie.

Alors qu'il commandait les troupes qui pénétraient de la Prusse orientale en Russie, il réussit à vendre sa propriété située sur le Volga. La liquidation s'opéra par l'intermédiaire d'un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur russe. Ce qui est plus étrange, c'est que le fonctionnaire a fait parvenir l'argent produit par la vente au quartier général du maréchal. Le député à la Douma voudrait savoir — et bien d'autres avec lui — comment le gouvernement a pu tolérer une pareille transaction.

Le maréchal espère-t-il aller reconquérir sa propriété ?

En attendant, il sait fort bien, tout comme le fils de son maître, le Kronprinz, comme son compagnon du front ouest, le général von Kluck, piller un château et s'approprier le bien d'autrui.

Le journal *Vetchernee Vremia* a publié un édifiant récit qu'il tenait du gérant des propriétés foncières que le comte Sviatopolk Czetwertynski a en Pologne. D'après ce

récit, la femme de Hindenburg, qui accompagne son mari en qualité de *sœur de charité*, aurait pris une part active au pillage du manoir de la famille Czetwertynski et après en avoir emporté les objets précieux, elle aurait elle-même donné l'ordre d'incendier le château.

Le maréchal n'oublie pas qu'il aime les chiens. Il vole ceux qu'il trouve à son goût et il y a quelques mois un petit convoi de dogues polonais partit de son quartier général pour se rendre à Hanovre. Un officier d'ordonnance de confiance accompagnait les bêtes ; il était porteur d'un laisser-passer spécial que le maréchal avait signé lui-même. Le vieil original du café des Tilleuls se monte un chenil à bon compte.

Le maréchal a reçu à ses quartiers généraux plusieurs journalistes, professeurs ou docteurs qui devaient ensuite proclamer au monde ce qu'ils avaient vu. Le professeur Hugo Vogel passa six semaines avec le maréchal.

« Hindenburg, dit-il, approche de ses soixante-dix ans. Il a conservé une santé de fer. Il dort très irrégulièrement, consacre parfois des nuits au travail et se repose au hasard quelques heures dans la journée. Il a les yeux bleus, assez petits, très enfoncés, et presque pas de sourcils. Sur la paupière droite une forte verrue ; une autre plus petite sur la joue droite. Sa manière d'être respire, avant tout, le calme et la simplicité. Le menu de ses repas est des plus simples : des légumes, avec un petit morceau de viande bouillie. Comme boisson, un verre de bière ou un vin léger. »

Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Les historiographes du maréchal — chose curieuse — se contredisent. M. Paul Goldmann (qui fut jadis correspondant de la *Gazette de Francfort*, à Paris) a publié dans la *Nouvelle Presse* de Vienne un récit d'une visite aux quartiers généraux de Hindenburg :

« Hindenburg donne une impression de

force et de santé. A table, il apprécie les mérites d'une bonne bouteille ; il vide sa coupe de champagne d'un trait et ses jeunes officiers déclarent qu'ils ne sont pas de force à en faire autant que lui.

« La tête paraît petite en comparaison de la stature générale, mais c'est bien la tête est caractéristiquement allemande et rappelle les images d'un Holbein ou d'un Albert Dürer. »

Un autre visiteur avoue candidement que le maréchal passe *trois heures* à dîner, discutant sur la sorte, la qualité de stimulants variés servis à sa table, depuis le vin des hors-d'œuvre jusqu'au hock et au cognac du café.

Le maréchal est-il abstème et tempérant, est-il au contraire un fervent de la dive bouteille ? C'est une question que ses visiteurs n'ont pas été capables de trancher.

Mais cela n'a pas empêché l'admiration du peuple pour le « vieil homme des Lacs ». On a dit que ses beuveries incessantes

avaient provoqué de terribles accès de goutte et qu'il dirigeait, si d'aventure il se rendait à l'arrière des lignes, les opérations d'un très prosaïque fauteuil à roulettes. Quand on sut en Allemagne que l'idole avait la goutte, les vieilles dames, les écolières, les herboristes, les docteurs, les pharmaciens et les chimistes écrivirent au maréchal pour lui conseiller un régime. Chaque Allemand avait pour le héros un remède merveilleux qui avait prouvé son efficacité dans le cas d'un être cher. Nombreux furent ceux et celles qui jugeant qu'une lettre et des conseils n'étaient pas suffisants adressèrent au maréchal le remède lui-même, des pilules, des comprimés, des lotions, des liniments, des sirops et des cachets. On dit qu'un jour il arriva à Lodz, à l'adresse du maréchal, un wagon surchargé de toutes ces drogues.

Mais la popularité du maréchal lui vaut autre chose que des remèdes. Les petites téléphonistes de Kœnisberg lui envoyèrent

des chaussettes accompagnées de vers qui se traduisent ainsi :

Cette paire pour Monsieur von Hindenburg,
Pour le cas où ses bas seraient troués.
Il pourra avec ces chaussettes d'amour bien allemandes
Plonger plusieurs milliers de Russes dans les lacs
Et en courant après eux
Porter ces chaussettes à travers toute la froide Russie.

Espérons que les chaussettes valaient mieux que les vers.

On dit qu'une fois, on fit parvenir au maréchal une lettre qui avait comme seule suscription ces mots : « A l'homme le plus populaire de toute l'Allemagne. » Pendant ce temps, à Berlin et dans les grandes villes, les chapeliers lançaient le chapeau Hindenburg, les confiseurs le bonbon Hindenburg, les bottiers la bottine Hindenburg.

A Berlin, au mois de septembre 1915, un nouveau pont fut baptisé pont Hindenburg. A Posen, on a décidé la création d'un musée Hindenburg qui conservera tous les souvenirs se rapportant à l'activité du maré-

chal. A Berlin, dès janvier 1915, on publia à l'adresse des jeunes filles un avis les priant de s'abstenir de tout envoi de lettres de félicitations et d'admiration à Hindenburg. On vendit partout des bibles portant sur la couverture un portrait colorié de Hindenburg. On publia des biographies de Hindenburg, des livres de poésies dédiées à Hindenburg. Les universités et les sociétés de gymnastique l'élurent avec enthousiasme membre honoraire. Il y eut des cigares Hindenburg, des assiettes Hindenburg, des cravates Hindenburg. Tous les papetiers affichèrent dans leurs vitrines des portraits de Hindenburg ; il s'est vendu des millions de cartes postales représentant Hindenburg. On put même lire, dans le n° 41 de la *Wochenschau* d'Essen du 9 octobre 1915, l'annonce suivante : « Papier tue-mouches Hindenburg, sans rival. »

Pour couronner tout cela, un auteur inspiré fit paraître un volume racontant la triomphale entrée de von Hindenburg dans

Londres, à la tête des armées allemandes (???). Ce livre a eu un succès si considérable qu'il a fallu en faire de nombreuses et successives éditions.

Hindenburg a fait pâlir la popularité du Kaiser, la popularité du Kronprinz. Du reste le Kaiser lui-même a tenu à participer à la fabrication de cette gloire nationale. Il a rencontré Hindenburg au château de Posen ; l'impératrice était présente et elle a fait un instantané de cette réunion historique. La photo a été publiée par tous les journaux illustrés allemands. Elle représente Hindenburg devant le château ; l'empereur est à ses côtés qui le regarde avec admiration. A cette époque le *Vossische Zeitung* publia le paragraphe suivant :

« Après un long silence, le nom de Hindenburg est de nouveau dans toutes les bouches. Il y a eu partout une grande joie et on a arboré des drapeaux. Les gens disaient pleins d'espérance : « C'est un commencement. » Hindenburg est une fois de

plus au travail. Personne plus que Hindenburg ne possède l'amour du peuple. »

Le *Kreuz Zeitung* publia ce dithyrambe :

« Ainsi notre Hindenburg a appris quelque chose du Grand Frédéric, quelque chose du terrible Napoléon et encore quelque chose du clairvoyant Moltke, et, avec cela, il est tout bonnement Hindenburg et garde son entière personnalité. On trouve dans ses actes cette âme qu'exprime son regard et que l'on admire dans tous ses portraits. C'est en même temps un homme et un chef. Comme Luther et Bismarck, il est taillé en bois de chêne. »

Dernièrement le bruit courut que Hindenburg était en disgrâce : sa haine des officiers de salon et des princes touche-à-tout lui avait fait demander le renvoi du Kronprinz du front de l'ouest. Le fils de Guillaume lui en a gardé rancune.

D'autre part, le Kaiser a été offusqué de certaines manières d'agir du maréchal. Le *Berner Tagwacht* ajoute que le désaccord

est survenu lorsque le maréchal a proposé de faire une paix séparée avec la Russie. Un Suisse revenant d'Allemagne a déclaré à un rédacteur d'*Il Dovere*, de Bellinzona, que le culte diminuait parce qu'on trouvait, aussi bien dans les milieux militaires que dans le peuple, que le maréchal n'avait aucun souci des existences humaines et que ses victoires revenaient cher au sang allemand.

Tous ces racontars semblent bien exagérés et ne méritent que peu d'attention. Une anecdote plaisante le prouve. On a érigé sur la place qui s'étend devant le Reichstag, non loin du monument de Bismarck, une colossale statue du maréchal où ses fervents admirateurs peuvent, en versant des oboles tarifées d'avance, planter des clous, pour se conformer à une tradition séculaire en Allemagne. La statue a douze mètres de hauteur. Elle fut inaugurée le 27 juillet 1915. M. de Bethmann-Hollweg,

l'homme du chiffon de papier, prononça un discours :

L'homme qui possède l'amour de ses soldats a aussi celui du peuple. En lui s'incarne l'héroïsme de l'armée, le succès des chefs. Hindenburg est pour nous le coup d'épée et le coup de marteau, le défenseur et le conquérant. L'Empereur a dit ce que nous lui devons : une gratitude éternelle. Grâce à l'Empereur, nous pouvons accomplir aujourd'hui une œuvre de bienfaisance sous les yeux de Bismarck. Crions : Hourrah ! pour l'Empereur, notre chef psuprême dans cette guerre, et que le Dieu des armées le conduise de victoire en victoire !

Après ce petit discours, la sœur du Kaiser planta le premier clou, puis la maréchale, la *sœur de charité* du manoir des Czetwertynski, enfonça, sans crainte de l'envoûter, un clou dans le corps de son mari ; les enfants d'Hindenburg firent de même. A sept heures du soir, la statue avait déjà vingt mille clous. Ces clous, on les achète au bénéfice de la Croix-Rouge allemande ; le clou d'or vaut cent marks, le clou d'argent cinq marks, les vulgaires clous

de fer s'obtiennent pour un mark la pièce. Dès lors les journaux allemands n'ont pas cessé de publier quotidiennement des informations sur les clous de la statue d'Hindenburg. Nous avons ainsi appris que la recette grossissait, que la Kronprinzessin était venue enfoncer des clous d'or, que ses enfants plantèrent des clous d'argent portant leurs noms royaux, que les germano-américains firent une dépense de dix mille francs pour garnir de clous un des éperons. Mais nous avons aussi appris (c'est la *Gazette de Voss* qui nous renseigne) que les voleurs berlinois guignent les clous d'or. La *Gazette de Voss* a publié l'entrefilet suivant : « Afin que les amateurs peu patriotiques ne volent pas pendant la nuit les clous d'or et d'argent enfoncés dans la statue, il a fallu instituer un service spécial de garde sur la place Royale. En outre, on a décidé de renforcer les palissades qui entourent la place. Les voleurs ne respectent même pas ce qu'il y a de plus respectable. »

C'est un aveu. Les voleurs ont touché à la statue du *Vieil homme des Lacs*.

Mais la statue n'a pas rallié tous les suffrages. Il s'est trouvé des Allemands pour la trouver trop « kolossale » et elle ne se garnit pas rapidement de sa carapace de clous. On a donné congé aux enfants, aux soldats, pour certaines occasions, on a fait jouer devant son socle des musiques, on a installé le soir des projecteurs qui l'inondent de lumière, mais les amateurs sont rares. La statue n'est pas un succès. Elle a coûté 125.000 francs à ériger ; pour couvrir de tels frais, il faudrait un enthousiasme extraordinaire. L'enthousiasme est très tiède. On va même jusqu'à dire que les clous d'or vendus au tourniquet ne sont point d'or, qu'ils sont simplement dorés.

On comprend, il faut le reconnaître, l'engouement des Allemands pour Hindenburg : leur seul général qui ait réellement accompli quelque chose depuis le début de la guerre. Ce n'est pas Napoléon, certes, mais

c'est un chef capable, un stratège habile, et ce qui doit, d'après nous, lui être compté comme une qualité digne d'éloges, c'est que le vieil habitué du café des Tilleuls a , lorsque sa patrie fit appel à lui, oublié, en triomphant sans doute mais sans marchander son élan, les humiliations et les avanies qu'un empereur, orgueilleux et vain, ne lui avait pas épargnées.

MACKENSEN

LE MARÉCHAL AUGUSTE VON MACKENSEN

Si le maréchal von Mackensen n'avait pas été amoureux, si, à la mort de sa première femme qu'il aimait très tendrement, il avait eu le goût de se mêler aux officiers fréquentant la cour de Potsdam, il serait devenu très certainement le chef incontesté du militarisme allemand ; mais lorsque sa femme Doris von Horn mourut, von Mackensen, déjà fort réservé, devint mélancolique et hypocondriaque. Il évita les réunions mondaines, ne chercha jamais à briller dans les cérémonies officielles et goûta loin du faste et des grands honneurs le calme de la vie qu'il voulait mener.

Le maréchal est un homme silencieux qui

n'aime pas prononcer deux paroles lorsqu'une seule est nécessaire et qui compte au nombre des calamités les importuns qui questionnent à tort et à travers et les journalistes qui, pour le moindre prétexte, écrivent des articles sensationnels, se piquant de faire d'importantes ou curieuses révélations. Des interviews de Mackensen, il n'y en a pas. Von Hindenburg, malgré sa brutalité et son humeur fantasque, consent parfois à révéler au public par l'intermédiaire d'un correspondant de guerre ce qu'il fait, ce qu'il pense et sur quoi il base ses espérances, von Mackensen demeure confiné dans sa sauvagerie. Il reçoit des ordres et il obéit. Il commande et il veut qu'on l'obéisse. Sur tout cela, le silence doit régner. On doit le laisser dans l'ombre. Il est taciturne et il l'admet.

Moins âgé que Joffre, Cadorna et von Hindenburg, il a soixante-six ans. Il naquit le 6 décembre 1849, à Hans Leipnitz, près de Schmieldeberg, dans le royaume de Saxe.

Son père n'était qu'un modeste propriétaire provincial, soucieux de conserver une vie paisible, loin du bruit, ne rêvant pour son fils qu'une existence comme la sienne. Le jeune Auguste, dont la famille n'était pas noble, put croire pendant toute sa jeunesse qu'il vivrait tranquillement dans le petit domaine paternel. Il ne prévoyait pas que, malgré sa naissance bourgeoise, il oserait entrer dans l'armée où ne pouvaient concevoir de l'ambition que les jeunes gens pouvant faire sonner devant leur nom le *von* aristocratique.

Mais à vingt ans, le jeune Auguste Mackensen accomplit son année de service militaire dans la garde du second corps de hussards, un des corps les plus fameux d'Allemagne.

Aussi lorsque la guerre entre l'Allemagne et la France éclata en 1870, Auguste Mackensen n'était qu'un blanc-bec de vingt et un ans n'ayant jamais suivi le moindre cours de l'une de ces écoles militaires dont

sortaient bon nombre de ses camarades. Son expérience consistait en une année environ de présence sous les drapeaux et cette expérience était bien peu de chose puisqu'il escomptait une libération prochaine, les diplômes qu'il possédait l'exemptant de faire deux années supplémentaires.

L'ouverture des hostilités le trouva *wachtmeister*, quelque chose comme caporal chez nous. Mais il donna vite des preuves d'une habileté remarquable, d'un courage toujours soutenu et surtout d'un esprit plein de ressources, comprenant toujours ce qu'il fallait faire. Le stratège se révélait déjà chez le jeune homme. Il se distingua dans différentes missions d'éclaireurs dont il fut chargé et qu'il mena presque toujours à bonne fin.

Le 5 août 1870, il reçut l'ordre de prendre le commandement d'un petit détachement de hussards et d'aller faire en hâte une reconnaissance dans les environs de Worth où se livrait alors une grande bataille. Mackensen

n'ignorait pas la difficulté de l'entreprise et c'était la première qu'il tentait. Il s'éloigna, atteignit les faubourgs de Worth, découvrit que, sur la rivière, le pont donnant accès au village avait été détruit. Seules, les piles du pont étaient demeurées debout. Mackensen non sans difficulté parvint à se glisser d'une pile à l'autre et à pénétrer en se dissimulant dans le village. Il le trouva occupé par des zouaves. Découvert, il fut assailli par un feu nourri et il put croire que sa dernière heure était arrivée. Il s'échappa néanmoins, retraversa au milieu de mille dangers la rivière et rentra dans les lignes allemandes.

A Toury, le 5 octobre, le prince Albert de Prusse demanda des volontaires pour accomplir une reconnaissance qui laissait prévoir la mort de ceux qui la tenteraient. Mackensen répondit à l'appel. Quelques soldats se présentèrent. Auguste Mackensen fut placé à la tête de quatre d'entre eux et la petite troupe partit. Mackensen pénétra dans les lignes françaises, y observa ce qui fai-

sait l'objet de sa mission. Pour revenir, les cinq hommes de la petite troupe se séparèrent. Le jeune wachtmeister crut bien qu'il ne rejoindrait jamais ses lignes : il dut se cacher dans des buissons pour éviter des patrouilles de cavaliers français.

Un peu plus loin, il tomba dans une bande de paysans soupçonneux, il parvint à dissimuler son casque prussien sous son mouchoir et il murmura habilement quelques mots français qui donnèrent le change aux paysans. Les paysans s'éloignèrent. Ah ! s'ils avaient pu savoir qu'ils venaient de se montrer stupidement crédules, Mackensen n'aurait pas commandé, en 1915, l'armée d'invasion qui écrasa la Serbie.

Mackensen était jeune. Pour avoir triomphé de tant de dangers, il conçut soudain un orgueil immense. Il perdit toute prudence, et quelques minutes après avoir si heureusement évité d'être fait prisonnier par les paysans, il rencontra un soldat français. Cette fois, au lieu de chercher dans la fuite

le salut ou au lieu de tenter de vouloir jouer au plus fin, le jeune natif badois cria de toute la force de ses poumons :

— Vive la Prusse !

Ces trois mots prononcés, il se mit à courir éperdument. Le soldat français tira ; au bruit de la détonation d'autres soldats accoururent et il semblait bien que l'histoire allait mal finir pour Mackensen. Non ! il parvint à s'échapper sans une égratignure et à regagner les lignes allemandes.

Le même soir, l'audacieux éclaireur était récompensé par une invitation à dîner à la table du prince Albert de Prusse et, quelques semaines plus tard, il était décoré de la croix de fer.

Le jeune Auguste Mackensen n'avait pas encore épuisé la série des aventures que lui réservait le destin. La plus dramatique fut celle qui se déroula à Dannemois un peu plus tard.

Un sergent du 2e hussards, nommé Bliesner, ayant vu tomber son lieutenant — von

Horn — dans un combat avec un détachement de soldats français, rallia quelques hussards, parmi lesquels Mackensen. Les hussards chargèrent la position ennemie afin de venger la mort de von Horn. La charge les conduisit dans le village de Dannemois où se produisit un corps à corps acharné. Le combat eut lieu dans les rues, dans les champs, se prolongea dans les vignes. Mackensen revint sain et sauf de cet engagement meurtrier.

Il revint sain et sauf et le combat eut une suite heureuse. Quelques années plus tard, le jeune Mackensen s'éprit d'amour pour la sœur du lieutenant von Horn, dont il avait voulu venger la mort, et il épousa la jeune fille.

Après avoir marché avec les armées allemandes sur Paris, après avoir vu Guillaume de Prusse couronné Empereur allemand, Mackensen pouvait retrouver la paix du domaine paternel. Il quitta l'uniforme et retourna à ses études interrompues ; il sui-

vit les cours de l'Université de Halle. Mais sa carrière n'était plus à choisir, il ne pouvait hésiter désormais sur le choix de ce qu'il allait faire. En 1873, il revint endosser son uniforme et rejoignit son ancien régiment de hussards. Il fut fait un peu après adjudant de la première brigade de cavalerie et tint garnison à Kœnigsberg. Il fit donc à cette époque connaissance des régions où il devait venir combattre au cours de l'hiver 1914-1915.

En 1878, il fut promu premier lieutenant et, deux ans plus tard, il fut admis à faire partie de l'Etat-major.

Dès lors, son avancement est régulier : il est capitaine en 1882 ; en 1887, commandant d'un escadron de dragons caserné à Metz. Il est nommé major en 1888. En 1893, il est colonel de son ancien régiment, les hussards de la Garde. Après avoir été promu général de brigade en 1899, il fut anobli. En 1903, Dantzig le vit major général. Depuis cette année jusqu'au début de la guerre, il eut

encore une nouvelle promotion : il fut nommé général commandant le 17e corps d'armée, en garnison à Dantzig. Auguste von Mackensen a la passion des chevaux et il se plaint fréquemment que l'Allemagne pense trop aux gros canons et pas assez à la cavalerie. Il voudrait toute la gloire pour les hussards, dont il a toujours gardé l'uniforme sur lequel il épingle la croix de fer gagnée en 1870.

Quand le Kronprinz, après son extraordinaire voyage en Extrême-Orient, fut, sans doute parce que Guillaume son père était peu satisfait de sa conduite, nommé à Dantzig, garnison triste et redoutée, regardée un peu comme un exil, il se trouva sous les ordres de von Mackensen (1). L'héritier du trône fut traité avec beaucoup de déférence, mais il put constater que les arrêts de rigueur ne sont pas de vains mots. Von Mackensen fit comprendre au Kronprinz que les

(1) *Le Kronprinz*, pages 153, 154.

hussards de la mort sont un corps d'élite et qu'il devait, non pas se plaindre d'en faire partie à Dantzig, mais au contraire remercier Dieu et le Kaiser d'y avoir été affecté.

Dieu et le Kaiser ! Von Mackensen les craint tous les deux et s'il n'a pas été à Potsdam faire assaut de courtisanerie, il a assez fait dans sa vie pour montrer qu'il a pour l'empereur le culte le plus grand. Quant à ses sentiments religieux, ils sont connus de tous. Il est croyant, pratiquant, et le voilà, depuis octobre 1915, chanoine de la cathédrale de Mersebourg. C'est Guillaume qui a conféré au maréchal ce titre qui est d'autant plus beau qu'il est accompagné d'une rente annuelle de quarante mille marks.

Von Mackensen a trois fils et une fille de son premier mariage avec Doris von Horn, sœur du lieutenant tué à Dannemois. En 1908, il épousa en secondes noces Léonie von Osten.

C'est un des rares grands chefs alle-

mands sortant du rang. Aujourd'hui son image est dans toutes les maisons allemandes et il partage avec von Hindenburg l'idolâtrie de la populace allemande. Dernièrement encore le *Tægliche Rundschau* se faisait l'interprète de cette popularité. Il disait notamment : « Le maréchal von Mackensen qui, comme son célèbre prédécesseur Blücher, porte l'uniforme des hussards et est animé du même esprit impulsif, a mérité à un degré encore plus grand la vénération générale et la gratitude. Il a gagné les sympathies de toutes les classes populaires. Sa personnalité se révèle parmi toutes celles des autres chefs et s'approche de celle du héros national von Hindenburg. Naturellement la tâche qu'il doit accomplir actuellement est pleine de difficultés de toutes sortes, mais nous avons pleine confiance que le maréchal se montrera égal à sa tâche et qu'il remportera une nouvelle série de victoires, cette fois-ci en Serbie. »

Et en effet, il fut victorieux en Serbie, mais ses victoires ne sont pas glorieuses.

Ce fut une lutte d'un Titan contre un pygmée et le pygmée fit des prodiges de valeur. Von Mackensen fut légèrement blessé. Avant d'entreprendre la campagne contre la Serbie, il séjourna à Temesvar, en Hongrie méridionale, et il n'y a pas laissé d'excellents souvenirs. Il s'y comporta comme s'il était en pays conquis. Le lendemain de son arrivée, notant que les prix de tous les articles de nourriture étaient extrêmement élevés, il publia un ordre fixant des prix maximum, beaucoup plus bas que ceux fixés précédemment par le gouvernement. On lui fit observer que son ordre était illégal, Temesvar étant en Hongrie et soumis aux lois hongroises.

Mackensen répondit simplement : « Je suis sûr que les habitants et les soldats qui sont dans cette ville et dans la zone, sous mon commandement, préfèreront avoir leurs vivres à des prix bas, bien qu'illé-

gaux, au lieu de les avoir à des prix chers, mais légaux. »

Les marchands essayèrent à leur tour de le faire revenir sur sa détermination, en lui exposant qu'ils avaient payé de plus hauts prix pour leurs marchandises que ceux qu'il fixait pour la revente.

« Pas un mot de plus, répondit-il, ou je vous fais tous mettre en prison. »

Le général, suspectant particulièrement l'élément serbe de la Hongrie méridionale, fit venir tous les prêtres serbes à Temesvar, et leur défendit de sonner les cloches de leurs églises. « Ces cloches, leur dit-il, ont sonné récemment sur des tons si différents que je ne suis pas bien sûr que leur langage n'est pas compris par l'ennemi. »

Ces histoires et d'autres encore furent révélées à la Chambre hongroise par un député mécontent, mais ce parlementaire trop difficile ne convainquit pas ses collègues. L'un d'eux, après le discours, fit cette proposition :

« Nommons von Mackensen premier ministre, on aurait alors quelque chance de voir l'ordre restauré dans le pays. »

Mais les députés n'ont pas relevé la boutade satirique, car il y a de la crainte dans leurs cœurs et la crainte est parfois le commencement de la sagesse.

LE GÉNÉRAL VON KLUCK

Von Kluck marche sur Paris !

Dans l'immense chaos de la guerre actuelle, cette phrase évoque — et évoquera longtemps — pour tous les Français, pour les Parisiens surtout, une impression que peu consentiraient à revivre.

Von Kluck marche sur Paris ! Ç'avait été la violation de la Belgique, les crimes contre les civils, les martyres des femmes et des enfants, les incendies, les destructions des œuvres d'art, les pillages, les vols, les exactions, les rançons. Dans la ruée formidable organisée minutieusement depuis près d'un demi-siècle, les soldats du Kaiser montraient ce qu'ils valaient et leurs chefs gagnaient aisément le renom qu'ils ambitionnaient,

celui de reîtres sans honneur et sans remords. Von Kluck nous arrivait avec cette auréole.

Non ! Ne déprécions pas de parti pris nos adversaires, ne rabaissons jamais leurs mérites, mais, aux utopistes malgré tout de Washington ou de Genève, à ceux qui veulent planer « au-dessus de la mêlée », à ceux qui tout en reconnaissant les crimes de Louvain, de Reims, d'Ypres et d'ailleurs s'obstinent à n'y voir que les actes d'une minorité sans comprendre que ce sont des milliers d'hommes ici et là qui sont coupables, aux âmes humanitaires qui ont surtout la faculté de pardonner car l'oubli n'est toujours qu'un vain mot, rappelons von Kluck, l'inconnu de la veille, l'idole allemande soudaine, la terreur de la civilisation. Quel était ce général à qui il était donné de ramasser les palmes sanglantes de l'attaque préméditée ? Ses victoires, certes, elles existent, chèrement achetées, mais aurait-il été victorieux s'il avait rencontré un adversaire

comme lui préparé de longue date ? Ce général a été un des rouages de la machine de guerre prussienne. Fils de bourgeois, sans relations, il atteignit le rang de colonel par la force des choses et reçut alors le *von* dont il peut faire maintenant précéder son nom. Beaucoup d'officiers et toutes les personnes touchant à la cour le tinrent à l'écart pendant longtemps parce qu'il n'était pas « bien né ». Il en conçut un ressentiment qui se manifesta par une grande mélancolie. On le surnomma à Berlin à cause de sa mine contrite le « général von Ungluck » (général du malheur). Il accompagne sa mélancolie d'un grand silence. Il n'est pas éloquent et se garde de prendre la parole en public. Avant la guerre, il avait été nommé inspecteur général de trois corps d'armée. Après sa nomination, il fut appelé à expliquer devant une société dont faisaient partie de nombreux personnages allemands ce que seraient ses nouvelles fonctions. Von Kluck déclina l'in-

vitation. L'empereur fit savoir à l'inspecteur général qu'il devait se soumettre à l'obligation. Le silencieux von Kluck vint à la réunion et, se levant, prononça ce discours laconique : « Messieurs, le devoir d'un soldat est d'obéir. C'est pourquoi je suis *ici*, c'est pourquoi je vous parle. Je vous remercie. »

Et il se rassit.

Un an avant la guerre, alors que le printemps donnait à la campagne française ce charme si frais qu'on retrouve rarement ailleurs, un touriste dont l'apparence accusait déjà un certain âge arriva un jour à Soissons. Il était poli, courtois et dans l'hôtel où il était descendu il se fit remarquer par les pourboires généreux qu'il distribuait avec un sourire avenant. Ce voyageur allait et venait par le pays, et plusieurs fois il loua une voiture pour aller visiter à quelques lieues de Soissons les vastes carrières souterraines où, suivant la tradition locale, « un détachement de deux cents Russes

avait tenu en 1814 contre des forces considérables jusqu'à ce qu'on pût parvenir à travers mille périls à enfumer ces hôtes dangereux pour les obliger à partir ».

Le voyageur retournait à ces carrières depuis longtemps inexploitées, demandant au propriétaire à visiter les souterrains et posant mille questions comme un acheteur hésitant qui veut bien connaître ce qu'il est sur le point d'acquérir.

Sur le registre des voyageurs de l'hôtel, ce touriste aux manières parfaites inscrivit son nom quand il en fut prié. Ce nom, c'était « Monsieur Kluck ». Quelque temps plus tard, une société allemande achetait, au grand plaisir du propriétaire des carrières inutilisables, les vastes souterrains sous le prétexte d'y organiser une exploitation de champignons.

M. Kluck et le général von Kluck ne font qu'un, les habitants de Soissons qui avaient eu l'occasion de voir le touriste et qui ensuite

aperçurent le général purent en faire la constatation évidente.

Dès les premières semaines de la guerre, von Kluck, qui avait comme par hasard le commandement de l'armée d'invasion de l'extrême aile gauche, celle qui devait se diriger sur Paris en passant par Soissons, fut vanté partout en Allemagne. L'étrange journal qui paraît à Berlin en anglais sous le titre *The Continental Times* publia une poésie sur *von Kluck :*

Trois semaines, pas moins, aujourd'hui jour pour jour,
Que les Alliés ont dit et chacun à leur tour,
Demain, demain matin, vous pourrez tous apprendre
Le flanc droit de von Kluck, enfin, s'est fait surprendre,
Le mouvement tournant a très bien réussi,
Le pauvre Herr von Kluck en est resté saisi.
Et quelques jours plus tard, de Paris, on annonce
Qu'une force de deux corps nouveaux vite fonce
Sur le flanc de von Kluck — le droit — et rang par rang.
Qu'il est superbement tourné ce maudit flanc,
Mais ces deux nouveaux corps jouèrent de malchance,
Tourner von Kluck, ma foi, ce n'est pas tout je pense !
Une semaine après, nous fûmes *very glad*
D'avoir un câble enfin venant de Pétrograd...

et cette poésie humoristique — car elle est humoristique tout au moins pour des Alle-

mands — après quelques pointes aussi fines et quelques plaisanteries aussi spirituelles se terminait ainsi :

Et moi je sais fort bien en dépit de ce truc
Qui ne sera jamais tourné ! — Ia, Herr von Kluck.

Comment se conduisit le général von Kluck pendant sa ruée, « nach Paris » ? Jugez-en.

M. Jefferson Davis Cohen, un Américain qui possède le château de Chamant près de Senlis, a eu son château occupé par l'Etat-major du général von Kluck pendant la bataille de la Marne. Dans ce château (d'après ce que M. Cohen a raconté à un journaliste américain), il avait reçu naguère la sœur de Guillaume II, la princesse Charlotte de Saxe-Meiningen. M. Jefferson Davis Cohen avait été aussi en termes très amicaux avec le frère du Kaiser, le prince Henri de Prusse.

Quand les Allemands eurent quitté le château de Chamant, M. Cohen voulut voir comment ils s'étaient comportés. Il constata

que toutes les tapisseries avaient été volées. Les domestiques qui avaient été témoins de l'occupation allemande lui rapportèrent que les officiers avaient choisi deux voitures neuves dans les remises, les avaient remplies de tapisseries et autres objets de valeur et les avaient expédiées à Berlin. M. Cohen a pris une série de photographies montrant les dégâts qui ont été commis et il a envoyé cette collection à Guillaume. Une de ces photos montre le boudoir qui avait été occupé par la princesse Charlotte de Saxe-Meiningen et dont tout l'ameublement a été sauvagement saccagé.

Alors que von Kluck était l'idole du peuple allemand, les journaux firent dire à ce silencieux maints mots fabriqués de toute pièce et mille réparties soi-disant spirituelles. Voici notamment une anecdote racontée par le *Simplicissimus :*

« Le général von Kluck se tenait dans sa tente. Un aide de camp y pénétra, essoufflé, hors d'haleine.

— Excellence, dit-il, quinze mille Anglais débarquent actuellement à Ostende et à Dunkerque.

— Oh ! je vous en prie, répondit von Kluck, ne me faites pas perdre mon temps, je suis très occupé par la guerre actuellement. »

En effet von Kluck fut bientôt très occupé à battre en retraite. On raconte à ce propos cette anecdote. Pendant l'avance des armées allemandes, le général von Kluck s'installa à F..., dans un joli petit château appartenant à un vieillard. Le général se montra bienveillant, presque aimable. Il invita son hôte à dîner, ce qui fut refusé, et demanda où se trouvait la chasse du château, car il voulait chasser. Le propriétaire exprima sa surprise de le voir si bien renseigné et aussi de son désir de passer un jour entier loin de son travail d'Etat-major.

— Et pourquoi, monsieur, n'irais-je pas chasser demain ? La retraite française se transforme en déroute. Nous serons à Paris

dans quelques jours. Je ne dis pas cela par bravade mais parce que c'est la vérité. Rien ne peut vous sauver maintenant.

Le vieillard demeura silencieux.

— Eh bien ! demanda von Kluck, voulez-vous demain chasser avec nous ?

— Je vous remercie, répliqua le Français, je me contenterai de vous montrer le chemin, car tous nos domestiques sont au front.

Le lendemain matin von Kluck de bonne heure quitta le château avec un lieutenant. Tous deux avaient des fusils de chasse d'une marque excellente ; une chienne que la veille au soir avait amenée au château un ordonnance les accompagnait. Vers une heure, ils revinrent déjeuner. Ils avaient dans leurs gibecières trois lièvres et dix-sept perdreaux.

Vingt-quatre heures plus tard, les Allemands quittaient F... ; le général von Kluck dit à son hôte :

— Je vous laisse ma chienne. Je ne tiens pas à l'emmener à Paris. Soyez tranquille,

quand tout sera fini, et ce ne sera pas long, je reviendrai dire deux mots à vos perdrix.

On garda la chienne. Quelques jours plus tard l'armée française reprenait l'offensive et ce fut la victoire de la Marne. Le général ne tint pas sa promesse et ne se soucia plus de la chienne et des perdrix. La chienne est toujours à F... et son maître lui a appris à comprendre quelques mots de français, celui surtout qui constitue son nom nouveau, un joli nom, un nom de guerre qui ne sera pas seulement un pseudonyme. La chienne abandonnée par von Kluck a été baptisée « Mitraille ».

Après la bataille de la Marne, ce fut la guerre de tranchées. On parla moins de von Kluck qui avait si piteusement manqué son entrée à Paris et qui cependant avait fait frapper une médaille représentant un cavalier, une torche incendiaire à la main, dominant la capitale. Cette évocation prématurée était accompagné de ces mots : « Nach

Paris 1914 ». Au revers cette inscription de paternité : « Général oberst von Kluck ».

Puis von Kluck fut blessé. Il quitta son commandement. Au mois d'octobre 1915, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'entrée de von Kluck dans l'armée prussienne, le *Vossische Zeitung* imprima cet éloge :

« Lorsque la guerre éclata, il fut mis à la tête de la première armée allemande, formant l'aile nord des forces qui avançaient en Belgique et en France. Les progrès réalisés en Belgique et dans la France du Nord firent de lui pendant les premières semaines de la guerre l'idole du peuple. Avec une énergie remarquable ses troupes continuèrent à poursuivre l'ennemi en retraite et furent capables d'écraser l'adversaire partout où il voulait résister. Les 26 et 27 août apportèrent la victoire décisive sur l'armée anglaise à Saint-Quentin, victoire qui eut pour résultat une nouvelle retraite de la part de l'ennemi. Quand les

jours graves de la première semaine de septembre arrivèrent ce furent la prudence et l'énergie de von Kluck qui permirent à l'armée allemande d'arrêter la poussée débordante des forces françaises et anglaises sur son aile droite, et de faire échouer tous leurs efforts pour la prendre de flanc. Pendant les longs mois de la guerre de position, von Kluck rendit d'aussi grands services. Il examinait avec un soin méticuleux tous les ordres qui étaient émis et se rendait compte personnellement qu'ils étaient suivis à la lettre. Ce fut dans une de ces occasions, alors qu'il visitait une position dans une tranchée avancée, qu'il fut grièvement blessé par un shrapnel. Plusieurs mois de maladie suivirent, mais dernièrement sa santé s'est trouvée complètement rétablie. De nouveau en possession complète de tous ses moyens, puisse-t-il lui être donné de se mettre une fois encore à la tête des troupes allemandes et de terminer ainsi la campagne victorieuse

qu'il fut forcé d'interrompre, il y a un an de cela ! »

Quelques jours plus tard la *Gazette de Voss* publia le texte d'un télégramme adressé par le Kaiser au général von Kluck à l'occasion du même anniversaire :

« Vous pouvez avec orgueil et satisfaction jeter un regard sur vos cinquante ans de services militaires. Dans votre jeunesse, vous avez participé à des guerres glorieuses ; pendant de longues années de paix, vous vous êtes consacré avec une vigueur infatigable au développement de l'armée et, l'année dernière, vous avez constaté les résultats de votre œuvre, grâce aux héroïques exploits de vos troupes ; vous alliez enfin couronner votre œuvre par un beau succès, lorsque des blessures honorables vous ont arraché à vos travaux.

« Pour tous les services que vous avez rendus à moi et à mon armée, je vous exprime mes félicitations les plus cordiales, ma reconnaissance et mes remerciements

royaux, et, comme marque de mon estime, je vous adresse mon portrait. »

Ces deux textes n'hésitent pas à déformer la vérité. Les historiens de l'avenir qui s'y reporteraient sans vouloir consulter d'autres documents risqueraient de faire de graves erreurs. Ces deux textes sont une preuve nouvelle que les chefs allemands n'ont pas voulu avouer au peuple la victoire française de la Marne ou *vice versa* la défaite allemande de la Marne. L'empereur parle « d'un beau succès pour couronner votre œuvre » ; le *Vossische Zeitung*, plus formel dans l'inexactitude, évoque « la campagne *victorieuse* qu'il fut forcé d'interrompre il y a un an de cela. »

Depuis que Guillaume, pour récompenser von Kluck de ses blessures « honorables », lui a adressé « son portrait », nous manquons de détails précis sur ce que peut être la vie du général dans une demi-activité qui n'est certainement pas une marque de faveur. On a annoncé qu'on lui donnerait

un nouveau commandement sur le front russe, mais aucune information n'est venue confirmer cette nouvelle. On a annoncé aussi qu'il demeurerait à Berlin pour y prendre part à des commissions et à des conseils. Peut-être !

Le surnom d'autrefois du général von Kluck est redevenu d'actualité ; quelles que soient les raisons supérieures qui lui ont fait éviter Paris, il est évident qu'il fut une des causes premières de la retraite allemande de septembre 1914 ; il n'a donc pas pris la capitale française, il a déclanché la violente et heureuse offensive des Alliés, puis après des mois de la monotone guerre de tranchées, il est blessé ; son surnom reprend une raison d'être : le général von Ungluck. Son temps « d'idole » est passé, évanoui, il ne reviendra plus. Sans doute le Kaiser, pour lui montrer quelque sympathie, l'invita, en septembre 1915, pour fêter la guérison de ses « blessures honorables », à son quartier général alors établi

à Plers, en Silésie, mais en même temps on annonçait que le général von Ungluck ne commanderait plus à l'avenir sur le front et qu'il recevrait le commandement de la landwehr silésienne à Breslau. Il doit y être encore, bien à l'abri, à l'heure actuelle.

Malgré sa retraite, le général von Kluck a bien voulu condescendre à se laisser interviewer par un journaliste espagnol, rédacteur à l'*A. B. C.* Interview ridicule. Le général ne fit que des déclarations d'une banalité pitoyable. Il relevait de maladie. Quand le journaliste espagnol lui demanda : « Quelle est, selon vous, la raison pour laquelle l'Allemagne triomphera ? », il répondit emphatiquement : « Le travail ! »

La gloire haïssable de von Kluck s'est évanouie, le souvenir de ce qu'il fut dans la ruée sauvage des envahisseurs-oppresseurs demeurera éternellement comme le modèle de la force brutale et de la cruauté, et, comme l'a fort bien dit M. Georges Pioch : « Il justifie pleinement la confiance

que son empereur mit en lui... si pleinement même qu'il n'est, à coup sûr, personne chez les nègres anthopophages qui, considérant l'action que ses troupes ont menée en Belgique et en France, ne rende grâce aux dieux de n'être point Germain « pour conserver encore quelque chose d'humain... »

BISSING

LE GÉNÉRAL VON BISSING

Nous ne le connaissons guère en France, mais, après les hostilités, son renom, grand actuellement en Belgique, gagnera le monde entier. Il fait partie de ces officiers allemands préparés non pour les opérations militaires, mais pour la domination, l'asservissement, l'étranglement d'un pays. A celui-là qui avait donné au Kaiser des marques de dureté et de sauvagerie plus probantes que toutes celles prouvées par ses collègues échut une tâche convenons-en difficile, car on ne domine pas, on n'asservit pas, on n'étrangle pas le peuple belge. Von Bissing peut multiplier ses arrêtés, ses ordonnances, ses vexations, ses impositions (la population belge a déjà dû payer quatre

cent quatre-vingts millions), il en est encore comme au premier jour à chercher le crime qui pourra terrifier les héroïques sujets du roi Albert.

Mais que disais-je ? Von Bissing inconnu ? N'a-t-il pas gagné une réputation mondiale par l'assassinat de Miss Cavell ? Plus tard, quand on révisera la liste des grands criminels, à côté de Ravachol, l'anarchiste, de Pranzini, de Garnier et de Bonnot, on consacrera un paragraphe, un chapitre à von Bissing, assassin de Miss Cavell.

J'allais écrire l'assassin de tout un peuple. Il n'a pas pu encore. Il n'a pas osé. Mais que peut-on attendre d'un homme qui est le héros de la très simple et cependant très éloquente anecdote que voici :

Au début de la guerre, von Bissing avait besoin d'un domestique de confiance. Il ne parvenait pas à trouver l'oiseau rare, il renvoyait les uns après les autres tous les serviteurs qui, postulant la place, faisaient un essai de quelques jours. Tous, ils étaient

trop indolents, trop mous. Les grands diables à la face bestiale, aux mouvements brusques, aux sentiments vulgaires et bas, von Bissing les trouvait trop sensibles. Enfin un géant se présente. Von Bissing l'interroge.

— Où avez-vous servi ?

— C'est que...

— Quoi ?

— C'est que je n'ai jamais été domestique.

— Que faisiez-vous donc ?

— J'étais dompteur de lions.

— Ah ! Enfin !

Von Bissing ne se dépeint-il pas complètement par cette courte histoire ?

Ce vieillard aux mains rouges a déjà soixante-douze ans. Il était en 1870, à l'âge de vingt-six ans, lieutenant dans la 3e armée allemande sous les ordres du général von Blumenthal. Il prit part au siège de Paris. La mystérieuse *Libre Belgique*, qui paraît encore en Belgique, imprimée on ne sait où,

dans une cave, dans une auto, par un héroïque anonyme dont von Bissing a mis la tête à prix, a révélé les antécédents du tortionnaire qui siège à Bruxelles. Ses révélations s'appuient sur des documents authentiques, établis naguère par M. Russell, alors correspondant du *Times*, autorisé à suivre l'armée de von Blumenthal. M. Russell fut témoin des exploits du lieutenant von Bissing. Le général ne se montre pas indigne du lieutenant. Il méritait bien son avancement. Il se distingua de façon toute particulière dans l'incendie du palais de Saint-Cloud et surtout dans le pillage qui suivit. Il paraît que dans sa résidence outre-rhénane on retrouverait de grandes quantités de ce qu'il appelait alors un légitime butin. Il est regrettable qu'on ne puisse faire une perquisition chez von Bissing. Elle pourrait être fructueuse. Quoi qu'il en soit le numéro de la *Libre Belgique* qui contenait sur le « gouverneur général » cette sensationnelle information fut non

seulement distribué à profusion dans tout le pays mais aussi envoyé spécialement au principal intéressé qui dut faire la grimace en constatant la notoriété de ses hauts faits de guerre.

Le physique de von Bissing ne saurait inspirer de la confiance, de l'abandon, ses traits ne révèlent aucune bonté. Jugez-en plutôt par ce portrait brossé par le journaliste américain Edward Lyell Fox qui interviewa le gouverneur général à Bruxelles. Chose stupéfiante, cette interview fut soumise à la censure du ministère de la Guerre allemand, revêtue du sceau impérial et envoyée par le courrier diplomatique à New-York. Oui, c'est un nouvel aveu de la terreur que veulent inspirer les Allemands puisqu'ils ont approuvé les détails de cette éloquente description. « Le gouverneur général von Bissing me reçut dans une charmante pièce Louis XV, gris et rose, remplie de délicats fauteuils, ornée de lourds rideaux anciens. Sur son uniforme de général,

von Bissing portait la croix de fer de seconde classe. Pas d'autre décoration. Ses cheveux brillants, noirs, à l'apparence quasi-artificielle, étaient relevés sur son front et quand je pus voir ses yeux, je constatai qu'ils étaient gris, perçants à ce point qu'en les voyant ou bien on avait envie de s'enfuir ou qu'on demeurait pétrifié par leur pouvoir. En voyant ces deux points de feu, je compris les épithètes que j'avais lues dans les journaux anglais, adressées à von Bissing, « le poignet de fer », « le talon qui écrase ».

La censure allemande a mis son cachet sur ce jugement d'un neutre qui n'avait nulle intention d'être critique, bien au contraire.

En arrivant en Belgique, von Bissing fit publier par l'agence Wolff cette déclaration : « Lorsque l'Empereur m'a nommé gouverneur de la Belgique, il m'a recommandé tout spécialement de tout faire pour aider et consoler les Belges. » On a vu von Bissing à l'œuvre et on sait comment le vieillard dont

les yeux perçants sont soulignés par de lourdes poches s'y prend pour consoler les Belges et les gens qui vivent en Belgique. Ah ! comme von Bissing a bien su consoler Miss Cavell et tant d'autres, qu'il a fait fusiller, emprisonner, rançonner ! Mais la terreur qui devait naître à la suite de tant de forfaits et de tant de crimes est inconnue des Belges, qui, sans bravade, avec une belle franchise qui demeurera une des choses jolies de cette guerre, ont su tenir tête au tyran jaloux du renom que mérita jadis le duc d'Albe.

Le cardinal Mercier, après le bourgmestre Max, n'a pas accepté servilement les ordres du gouverneur général. S'il n'a pas été rejoindre le spirituel bourgmestre dans une forteresse allemande, c'est uniquement à son caractère sacré qu'il le doit, car les catholiques d'Allemagne n'ont pas été sans s'inquiéter de tout ce bruit fait autour d'un archevêque qui n'hésitait pas à parler d'oppression. Le général von Bissing reçut du

Kaiser la mission d'arranger le fameux incident créé par l'archevêque de Malines en publiant un mandement vibrant de patriotisme, réquisitoire féroce des crimes allemands. Vous voyez d'ici le baron général — aux yeux perçants qui donnent envie de fuir — tentant de faire signer au cardinal Mercier une « note conciliatrice » qui devait ensuite être répandue par la presse allemande de façon à rassurer les catholiques teutons. Le général baron rédigea une note habile, aux termes vagues, et il fit demander par un de ses délégués au prélat de bien vouloir la signer.

— Très bien, dit le cardinal après avoir lu la note, je ne demande qu'à signer, mais je voudrais apporter un léger changement, modifier un mot par un autre mot ; pour moi, c'est une nuance à laquelle je tiens.

— Eminence, parlez, nous pourrons sans doute nous entendre.

— Je voudrais tout simplement remplacer le mot *choses* par le mot *vérités*.

— Où cela, Eminence ?

— Dans l'expression « *choses* blessantes pour les sentiments allemands ».

La nuance demandée par le spirituel cardinal n'était pas qu'une nuance. L'ironie porta. La note fut retirée, sans être signée. Le cardinal Mercier avait triomphé de von Bissing.

Von Bissing n'est pas un silencieux. Il prononce volontiers des discours et reçoit avec plaisir les journalistes qui viennent l'interviewer. Les déclarations faites par lui sont souvent des modèles d'un extraordinaire cynisme. En janvier 1915, il reçoit un correspondant du *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* et lui fait cet aveu : « Les Belges ont le cœur léger, ce qui nous étonne. Ils nous apparaissent souvent comme des enfants mal élevés qui deviennent obstinés si on leur défend de faire une chose qu'ils voulaient faire, et, si on les menace de les châtier pour des fautes qu'ils n'ont pas commises, ils font preuve de rébellion. J'ai

menacé aussi peu que possible et j'ai infligé des châtiments quand je l'ai cru nécessaire, mais parfois j'ai dû prendre des mesures très dures et de temps à autre ma main s'est fait sentir pesamment. »

Von Bissing avoue qu'il n'a pas la main douce, c'est sa manière à lui de consoler les Belges. Au même correspondant il narre cette gentille petite anecdote :

« Quand on prit des mesures pour vacciner, le bruit circula que les Allemands voulaient injecter du poison dans le corps des enfants belges, et, sur les conseils de leurs maîtres, tous les enfants quittèrent les écoles. Quelqu'un, en manière de plaisanterie, déclara : « Croyez-vous que les Allemands seraient assez stupides pour empoisonner leurs futures recrues ? » ·

Au mois de mars 1915, le successeur de von der Goltz au gouvernement général de la Belgique reçut le journaliste américain Edward Lyell Fox que j'ai cité tout à

l'heure. Von Bissing fut d'une franchise cynique encore.

« J'ai demandé à son Excellence von Bissing si le besoin d'un tribunal militaire se faisait beaucoup sentir. *Jamais je n'oublierai sa réponse :*

« Nous avons quelques cas sérieux, me répondit-il. Parfois éclate une petite sédition, mais c'est le plus souvent une chose séparée. Ils sont tranquilles maintenant. *Ils savent pourquoi.* »

Et secouant lentement la tête, von Bissing, qui a la réputation d'être le plus strict observateur de la discipline dans l'armée allemande toute entière, eut un sourire... »

Au mois d'août 1915, la nouvelle circula que von Bissing allait quitter son poste de gouverneur général. Le sérieux *Daily Telegraph* publia même l'information suivante dans son numéro du 10 :

« Je suis en mesure d'annoncer, grâce à un informateur digne de foi, que le général

von Bissing a déjà quitté la Belgique. Il semble que le baron ait été relevé de son gouvernement sur sa propre demande. Voici le passage d'une lettre qu'il envoya, dit-on, à un proche parent en Hollande : « Je dois m'en aller ! Les Belges sont insupportables, incivilisés. Ils ne comprennent point le sens propre du mot kultur. Ils sont encore plus stupides que les Anglais. Le jour est proche où les Belges se tourneront contre nous, leurs protecteurs, et nous chasseront de parmi eux. Il vaut mieux que je quitte leur pays dévasté de moi-même et ne pas attendre d'être chassé à la pointe d'une botte belge ! »

Ne faisons pas état de ce document sans doute inventé par un journaliste hollandais. Je le cite par curiosité. Von Bissing ne partit point ; il fit même apposer dans toute la Belgique pendant ce mois d'août une proclamation rédigée à Bruxelles le 18 juillet 1915. Freiherr von Bissing, generaloberts, y déclarait : « Le seul moyen de faire acte

de vrai patriotisme est de seconder mes efforts. » Quelques jours après l'affichage de cette proclamation, von Bissing interdisait aux Belges le port des couleurs nationales. De nouveau, le bruit circula de la disgrâce du gouverneur général. Le général Schulemberg, gouverneur de Liège, prononça à l'occasion de l'anniversaire de la prise de cette ville un discours dans lequel il rappela que le siège avait été mis devant Liège par le général von Emmich avec de faibles effectifs au moment où, dans toute l'Allemagne, la mobilisation battait son plein et où la marche de l'armée allemande n'avait pas encore commencé. Le général von Bissing n'assista pas à cette manifestation et son absence fut fort remarquée (dit une dépêche de source suisse) ; aucun télégramme du gouverneur et aucune allusion à lui dans le discours du général Schulemberg. La dépêche suisse voyait dans tout cela la confirmation de la disgrâce du général. Elle avait tort, car

voilà von Bissing, toujours à son poste, qui commence à faire mention de sa marotte : la supériorité de la kultur allemande, la nécessité de restaurer les ruines belges sur des plans allemands. En septembre 1915, il prononça à la réunion pour la réédification des monuments en Belgique un discours qui contenait cette phrase :

« La Belgique est proche parente de l'Allemagne. Dans les provinces rhénanes, on est très libéral, mais il est trop tôt pour que cette parenté puisse être mise en évidence. La culture de la Belgique est d'une insuffisance terrifiante. Il ne peut donc qu'être avantageux pour tous si la kultur et l'énergie allemandès se mettent à reconstruire les villes détruites et à en faire de véritables monuments de la kultur allemande. » Ce qui fit écrire au *New York Herald* (17 octobre 1915) : « Dans un discours récent du général von Bissing, on peut apprendre pourquoi les Allemands ont détruit les villes belges. Ils désiraient remplacer l'architecture vul-

gaire comme la Halle aux Draps de la ville d'Ypres et la bibliothèque de Louvain par des constructions combinant la beauté allemande à l'hygiène. Si le général avait eu plus de temps, il aurait certainement expliqué que la raison pour couper les mains des femmes et des enfants belges était de permettre aux tourneurs de bois allemands de faire des mains de bois plus esthétiques et plus sanitaires. »

Von Bissing n'oublia jamais qu'il avait besoin, le plus grand besoin, de justifier son gouvernement. Non seulement, dans les interviews qu'il accorda aux journalistes allemands ou neutres, il vanta lui-même ce qu'il avait fait pour le commerce ou l'agriculture belges, mais pour le seconder dans son plaidoyer *pro domo* il fit appel à son fils. Le docteur Guillaume von Bissing, professeur d'archéologie orientale et d'égyptologie à l'Université de Munich, fit en novembre 1915 dans la capitale bavaroise une conférence sur *l'Allemagne et la Belgique*. Par-

mi les auditeurs, le roi de Bavière et sa suite. Le fils von Bissing vanta l'administration de son père, l'administration pleine de tact. Le commerce reprend, le peuple est heureux et ne demande que la paix et l'ordre. On fait des plans pour l'avenir, principalement pour la reconstruction de ce qui fut détruit par la guerre, et il règne partout la plus grande activité. Le fils von Bissing terminait sa conférence en assurant que les Belges étaient très désireux de devenir des adeptes de la kultur germanique. Les journaux allemands déclarèrent que l'auditoire ne ménagea pas ses applaudissements enthousiastes et que le roi remercia le conférencier avec une très grande cordialité.

Malgré von Bissing le fils, le monde entier aura la liberté de juger les actes de von Bissing le père. Il n'est point nécessaire de rappeler ce que fut l'assassinat de Miss Cavell, infirmière anglaise qui, avant les hostilités, s'était dévouée avec une sainte

abnégation en Allemagne pour quelques familles allemandes. L'univers a frémi d'indignation en apprenant ce que le gouverneur général avait fait, laissé faire ou ordonné de faire. On sait que, quelques mois plus tard, on trouva à Shaerbeck le cadavre de l'espion dont les délations infâmes servirent de base lors du jugement sommaire de Miss Cavell. Cet individu avait été abattu, la nuit, dans la rue, de deux coups de revolver. Que fit von Bissing ? Il infligea aussitôt à la ville de Bruxelles et à ses faubourgs une nouvelle amende de 500.000 francs. Il fallait un prétexte, von Bissing en trouva un. Cette exécution prouvait qu'il y avait encore en Belgique des gens possédant des revolvers.

Bruxelles refusa de payer l'amende, et la réponse des spirituels Belges ne se fit pas attendre. Quelques jours plus tard on trouva à Bruxelles deux espions allemands pendus. Une pancarte était accrochée à l'un des cadavres ; on y lisait : « Pendus pour

crime d'espionnage ». Les revolvers peuvent être défendus, les cordes ne le sont pas.

Les réputations de von Hindenburg, von Tirpitz, von Zeppelin, von Bethmann-Hollweg sont faites, bien établies. Celle de von Bissing a son point de départ ; bien des détails manquent encore, mais après la guerre, quelques millions d'individus, ceux-là même qu'il voulait si bien consoler, sauront parler ; von Bissing deviendra dans le monde entier un exemple, un type, le type parfait au xxe siècle du tyran, de cette chose épouvantable : la barbarie civilisée de l'Allemagne.

HAESELER

LE GÉNÉRAL VON HAESELER

Son nom n'est plus très souvent cité dans les journaux et on ne parle guère de ses hauts faits, mais il serait injuste de l'oublier dans une étude des hommes qui, en faisant l'Allemagne moderne, ont préparé la guerre. Il convient même de dire que le vieux général comte von Haeseler a plus que quiconque éduqué l'esprit allemand, formé des générations de soldats, en un mot travaillé à la réalisation du rêve impérial : le militarisme prussien. Il a eu deux raisons pour réussir dans sa tâche : son caractère et sa longue vie. Jamais chef n'incarna mieux en Allemagne ce qu'est au-delà du Rhin l'esprit de discipline, jamais chef ne montra plus de fermeté allant jusqu'à la brutalité. Jamais

chef n'a fait preuve d'une semblable ténacité dans la rigidité, l'originalité, la brusquerie, et, comme il a aujourd'hui quatre-vingts ans sonnés, étant né le 19 janvier 1836, on peut facilement concevoir quelle influence il a eue et combien son entêtement a eu le temps d'obtenir des résultats.

Jadis il fut célèbre dans tout l'empire par ses farces cruelles aux dépens de ses subordonnés, par ses bons mots où la méchanceté remplaçait l'esprit et par la malveillance autoritaire dont souffraient tous ceux qui devaient l'approcher.

Mais ses biographes allemands ont pris toutès les manifestations de son caractère fantasque et bizarre pour des qualités qu'ils vantent et qu'ils admirent. C'est cela qui montre éloquemment à quel point ces gens-là, officiers et panégyristes, sont loin de nous. Toutes les anecdotes devant lesquelles les historiographes teutons se pâment et qu'ils citent comme des merveilles d'un génie national nous apparaissent comme des exem-

ples frappants de cette jovialité lourde, pesante, de cette autorité à coups de trique, de cette mentalité de sauvages qui, avec certaines autres manières d'être, constituent la hideuse *Kultur* haïe aujourd'hui de tout l'univers.

Dès 1907, Herr Spordeler fit paraître à Metz un livre intitulé *Graf Haeseler Anekdoten*. M. Arthur Chuquet, dans son livre récent *De Valmy à la Marne* consacre un chapitre entier à résumer les parties essentielles du livre allemand.

M. Chuquet donne ainsi le *curriculum vitae* du comte von Haeseler : « Lieutenant de hussards, puis attaché à l'Etat-major et successivement capitaine, chef d'escadrons, major, il fit les guerres de 1864, de 1866, de 1870 et on assure qu'il rédigeait les ordres avec netteté, qu'il montrait une activité prodigieuse, qu'il avait toujours deux chevaux sellés à l'écurie...

Colonel d'un régiment de uhlans en 1873, commandant du 16e corps d'armée en 1890,

colonel général en 1901, il prit sa retraite en 1902 et l'empereur Guillaume disait alors que le comte Haeseler avait demandé beaucoup à ses subordonnés, mais exigé davantage de lui-même. »

Plus loin, M. Arthur Chuquet donne quelques détails sur la façon dont le général von Haeseler vivait à Metz où on le surnommait *der Wœchter an der Mosel*, le gardien de la Moselle.

« Sa façon de vivre était extraordinaire. Levé à cinq heures du matin, il faisait sa toilette et déjeunait d'un demi-litre de lait et de deux œufs mollets. Après avoir travaillé pendant deux heures, il sortait à cheval. Il dînait à deux heures, bouillon, un peu de viande, un plat doux, une tartine de beurre, eau minérale. On ne peut se nourrir plus simplement. »

Et les anecdotes commencent : elles sont innombrables. « Pendant des manœuvres, il invite un prince de la famille royale de Prusse. Mais le prince jura qu'on ne l'y

reprendrait plus. Le repas se fit longtemps attendre et de quoi se composait-il ? *Horresco referens !* Chaque convive, debout, reçut un verre d'eau avec une pomme enveloppée dans un papier de soie, et le vieux général prononça ce petit discours : « Messieurs, nous sommes à la guerre, nous n'avons rien emporté et il faut nous modérer dans notre appétit comme dans nos bagages. Son Altesse royale, elle, aura deux pommes. »

Von Haeseler surmena les hommes de la garnison de Metz et de tout le 16e corps, leur faisant accomplir marches forcées sur marches forcées ; il poursuivit les officiers indolents de sa rancune, se mêla de tout, fit cesser du jour au lendemain les rôles des soldats ordonnances, bonnes d'enfants, pourchassa au marché les femmes d'officiers qui faisaient porter les paniers de provisions aux ordonnances ; il était partout, ce qui est bien, mais il était partout grognon, bourru, avec le

désir de tout réformer et de tout modifier, éternel croquemitaine. Il voulut que le 16e corps devînt l'égal de la fameuse division de fer française, sa voisine au-delà de la frontière. Pour cela, il allait, venait, colérieux, s'emballant, plein de parti pris au point qu'au premier abord tout le monde pour lui était, suivant le cas, coupable ou incapable. Sa méfiance et son goût de bouleverser la quiétude de ses inférieurs lui faisaient gagner les postes les plus lointains au milieu de la nuit et même il lui arriva, raconte M. Chuquet, « lorsqu'il allait à Saint-Avold, de prendre un billet de chemin de fer jusqu'à Sarrebourg, mais un peu avant Morhange, il tirait la *notleine* ou le signal d'alarme, payait au conducteur du train l'amende de cent marks, enfourchait le cheval qui l'attendait, puis courait au grand trot à Saint-Avold donner l'alerte aux troupes. »

Lorsque von Haeseler prit sa retraite en 1903, « il partagea, dit M. Chuquet, son exis-

tence entre le château de ses pères, Hamekop dans le Brandebourg, et sa petite maison de Plappeville dans la banlieue de Metz. Cette maison n'a que deux chambres. Elle est simplement meublée. Le cabinet de travail, qui donne sur la cour, ne contient qu'une grande table blanche et deux chaises en bois de sapin ».

Au moment où la guerre éclata, mon ami Georges Casella, l'auteur de ce beau livre *Le Vertige des Cimes*, corrigeait les épreuves d'un nouvel ouvrage intitulé *Pèlerinages* que devait publier l'éditeur Figuière. Le livre n'a point encore paru. Il contenait un curieux chapitre *(Sur les champs de bataille)* rapportant les impressions d'une promenade aux environs de Metz. Georges Casella, engagé volontaire dès le début des hostilités, me communique un texte de ce chapitre, m'autorisant à citer ce qui a trait au vieux général Haeseler.

C'est en premier lieu une vision rapide inoubliable et qui prend aujourd'hui un

relief singulier. « Nous avons croisé l'empereur, qui traverse les villages en automobile. Il a l'air souffrant, fatigué ; ses yeux sont soulignés de poches grises ; il a engraissé, mais son teint est bilieux — il hoche la tête et les épaules cependant qu'un vieillard sec et jaune lui parle avec vivacité. Vision rapide !... L'automobile disparaît au détour d'une route et le galop des gardes qui la suivent laisse une poussière qui flotte au dessus des champs, comme une fumée.

— Vous venez de voir, dit mon ami, auprès du Kaiser, un des hommes qui ont le plus fait pour la germanisation de la Lorraine, le général Haeseler. Aujourd'hui retraité, il a été invité par l'empereur au château d'Urville et ce fait prend une importance considérable. Comme il prône chaque jour la politique du chancelier de Bülow qui continue Bismarck, il approuve ainsi ouvertement la tactique assez brutale du général

Haeseler et ce système de fortifications à outrance qu'il a presque instauré.

« Le général Haeseler est le type absolu de l'officier de frontières. Sournois, vindicatif, brusque, il a conquis parmi ses soldats une indestructible popularité. Il avait cette habitude d'interroger les officiers en présence des troupes et de les blâmer ou de les complimenter, selon qu'ils répondaient bien ou mal. Les hommes, pris de la sorte comme juges, l'avaient surnommé « le père du soldat » et Haeseler justifiait ce titre par une bonhomie calculée, goûtant la soupe des escouades, allumant son cigare à la pipe d'un troupier, déclarant tout haut que les officiers qui ne sauraient mener des gens si braves et si dociles ne méritaient aucune estime.

« Et les soldats flattés se seraient jetés au feu pour lui, sans remarquer que les officiers froissés se faisaient plus durs à leur égard et presque injustes, sans comprendre que, par un détour habile, le général Haeseler

parvenait au même but que s'il les eût directement maltraités. Ce système a coûté cher à l'Allemagne. Des centaines d'hommes sont restés sur les champs de manœuvres et certains officiers prétendent que son passage a causé autant de morts qu'une véritable bataille. »

Et pour montrer à quel point le général von Haeseler aimait la courtisanerie quand elle pouvait le servir et aimait aussi tenir le rôle de croquemitaine vis-à-vis de ses officiers, Georges Casella cite quelques édifiantes anecdotes. Je les résume. Il rencontre un jour un officier pimpant, le regarde saluer, lui rend son salut, puis l'appelle avec une affabilité habilement déguisée.

— Belle soirée !... Et vous allez dans le monde ?

— Oui, mon général, je dîne chez la baronne de X...

— Bien ! Bien ! Ne manquez pas de lui faire mes amitiés, mais auparavant tenez... (il griffonne un mot sur une feuille de pa-

pier) portez cela au fort Saint-Quentin. Hâtez-vous !

« Le jeune officier pâlit, s'incline. Il part de ce pas raide et cadencé qu'ont tous les soldats d'Allemagne quand passe un chef. Le général sourit, se frotte les mains. Le mot inscrit est « bonjour » ou « bonsoir ». C'est une bien grosse plaisanterie, mais von Haeseler estime que toutes les *surprises* sont des exercices importants dans les villes frontières. »

Une autre fois le général von Haeseler monte dans un convoi de marchandises à la gare de Metz, et débarque à l'improviste dans un fort lointain. Il réveille tout le monde en pleine nuit, note le nom des officiers qui découchent, ordonne une manœuvre pour le lendemain et s'en va « en laissant aux officiers mal éveillés l'impression d'un rêve ou d'un cauchemar ».

Comme le fait très justement remarquer Georges Casella, « un tel homme devait ravir l'empereur qui tient à une discipline de

fer. Et il n'est pas jusqu'à sa brusquerie de parole qui ne fût faite pour le contenter. »

Pour finir, voici une anecdote prouvant que le chef brutal sut se servir parfois à l'heure juste d'une soudaine et curieuse diplomatie :

« Au cours d'une revue annuelle Guillaume II félicita le général sur son armée.

— Sire, répondit Haeseler, d'une voix vibrante, que Votre Majesté s'enferme dans son palais, qu'elle s'entoure de ses troupes et je saurais à la tête des miennes aller la chercher à travers tous les dangers !...

« Réponse d'habile comédien qui plut à l'empereur parce qu'il aime la faconde et remua les soldats car ils y virent un défi à la majesté impériale. »

Aujourd'hui encore le vieux Théophile von Haeseler est souvent consulté par le Kaiser qui sait que pas un autre général ne connaît comme lui la région de Metz, puis, ayant préparé la guerre pendant une longue existence, il a des aperçus sur toutes les ques-

tions, sur tous les problèmes. Ces aperçus sont-ils justes ou faux ? Le vieillard aux bajoues tombantes, dont les photographies nous montrent le visage osseux et décharné, a-t-il dans sa cervelle l'idée de quelques bons tours à jouer aux Français ? Car c'est aux Français que von Haeseler en veut ; depuis longtemps, on pourrait presque dire depuis toujours, von Haeseler n'a eu qu'un but, abattre la nation voisine, écraser le peuple tout proche. C'est contre la France qu'il entraînait ses soldats dans les environs de Metz et quand la guerre éclata, ce qui n'était pas pour le surprendre, il eut l'occasion de voir l'empereur, et, malgré son grand âge, sa retraite sonnée depuis longtemps déjà, le vieux von Haeseler revêtit son uniforme et vint à Charleville où il s'installa. On sait que le grand quartier général allemand occupa pendant longtemps à Charleville un grand pâté de maisons, protégé avec un luxe inouï contre les attaques possibles des aviateurs français ; von Haeseler s'organisa une

résidence pour un long séjour dans l'immeuble du notaire Jacquet et il fut admis à prendre part aux délibérations du grand Etat-major.

On dit que ce fut le vieil Haeseler qui prépara les plans de la formidable attaque allemande de mars 1916 contre Verdun.

Ceci prouve à quel point l'empereur accorde confiance à l'antique officier. S'il fallait une preuve encore, on l'aurait dans ce récit qui date de la fin de juillet 1914 — quelques jours à peine avant l'ouverture des hostilités. Un Français qui s'était rendu à Berlin pour une solennité musicale eut alors l'occasion de rencontrer von Haeseler avec lequel il dîna. On parla — il ne faut point s'en étonner — de la guerre ; les Allemands continuaient à en nier la possibilité malgré l'aigreur du conflit qui n'aurait point dû tromper les psychologues ; l'orgueil lui ayant monté à la tête, von Haeseler, toujours virulent et en l'occasion impoli jusqu'à la

grossièreté, montra bien par cette déclaration spontanée qu'il croyait à la guerre :

— Eh bien, admettons que la guerre éclate ; vous êtes un grand peuple, mais vous serez battus tout de même. Votre président de la République sera assassiné, vous aurez une nouvelle Commune et votre mobilisation sera sabotée par les antimilitaristes !

Von Haeseler s'est trompé dans ses prédictions. Nous n'avons eu aucun de ces regrettables troubles intérieurs dont il parlait : quant à être battus, nous n'avons jamais, même aux heures les plus sombres, imaginé pouvoir l'être et le vieillard général doit commencer, si forte qu'ait été sa conviction, à douter de sa perspicacité.

Von Haeseler demeurera aux yeux des Allemands le type légendaire du parfait officier prussien ; pour nous, ce général, qui n'a jamais gagné la plus petite bataille, qui n'a jamais commandé en chef devant l'ennemi, est le triste modèle de ce que nous

combattons aujourd'hui. Il fut un des artisans de cette formidable machine qu'était au début de la guerre le militarisme prussien ; pour nous von Haeseler incarne tout ce qui est opposé à notre caractère, c'est le soudard travaillant pour la Kultur, c'est le reître barbare et féroce voulant par la brutalité et la force étouffer la civilisation.

HARDEN

MAXIMILIAN HARDEN

Un marchand de Berlin, un juif nommé Witkowsky, voyait vers 1860 péricliter ses affaires. Le 20 octobre 1861, il eut un fils auquel il donna les noms de Maximilian-Félix-Ernest et sur lequel il fonda vite de grandes espérances. Il lui fit faire ses études au gymnase français, où tous les cours étaient faits en français mais, épuisé par les tracas, les soucis et les chagrins, le marchand mourut. A sa mort la famille changea de religion et de nom. Maximilian choisit le nom de Harden. Il devait l'illustrer.

Maximilian cependant avait un caractère qui s'accommodait mal avec les idées de sa

famille et, incapable de réfréner ses goûts et de se plier aux exigences de la vie qu'on voulait lui faire mener, il se sauva de la maison familiale, à peine âgé de quatorze ans, et se fit engager par une troupe d'acteurs ambulants pour jouer les rôles principaux des classiques allemands. Doué d'une mémoire excellente mais surtout d'une intelligence très vive qui le mettait bien au-dessus de ses compagnons, il eut dans tous les rôles qu'il tint des succès qui le firent l'étoile de la troupe. Succès qui ne devaient pas s'accompagner de beaucoup de confort, l'existence des acteurs ambulants étant précaire.

Harden voyagea dans toute l'Allemagne en roulotte, se plaisant à la vie nomade et pittoresque des voyages lents et parfois pénibles.

Il demeura un an avec la troupe qui l'adorait ; mais la police, qui le recherchait, le découvrit et le rendit à sa famille. Les beaux jours étaient finis. On voulut lui

donner une situation plus stable que celle d'acteur de théâtre forain ; on le mit dans les affaires. Il y demeura peu, alors que son frère s'y fit une position enviable et devint, sous le nom de Witting, directeur de la Banque Nationale d'Allemagne. Son esprit indomptable de la première jeunesse n'avait pas abandonné son indépendance et sa ténacité alors qu'il vieillissait. Bien au contraire. Il aimait trop le théâtre pour le théâtre lui-même et non pas pour les applaudissements et les succès faciles ; il ne pouvait y renoncer sur commande. Il redevint acteur et, pendant sept ans, il joua un peu partout, beaucoup de choses, intrépide, consciencieux, montrant un don merveilleux de critique, de metteur en scène. Soudain il se mit à écrire. En 1887, sous le pseudonyme *Apostata*, il écrivit des essais dans différents journaux et revues. Ses articles ne passèrent pas inaperçus ; on y découvrait déjà toutes les qualités et tous les défauts qu'il devait mettre en lumière plus

tard : une combativité perpétuelle, un besoin de logique, un esprit critique et souvent paradoxal, une impartialité qui ne lui laissait respecter personne, un entêtement très crâne, très audacieux lui faisant braver les plus terribles colères et les ressentiments des plus puissants. Cinq ans après avoir disséminé ses efforts littéraires dans différents organes, il fonda (en 1892) la *Zukunft* (L'Avenir).

Voilà vingt-trois ans qu'il est son maître, vingt-trois ans que chaque semaine il écrit un long article qui est le morceau principal du journal. C'est un labeur énorme ; plusieurs fois il lui est arrivé de publier des numéros dont les quarante-huit pages étaient toutes de lui, à la grande joie de ses lecteurs qui attendent avec avidité ses révélations et ses critiques et qui lui demandent de les éclairer sur tous les sujets.

Dans le premier numéro de la *Zukunft* (1er octobre 1892) Maximilian Harden attaquait violemment la presse allemande. Il

disait notamment : « Si la presse n'était la cause de malheurs, si elle ne faisait que me diffamer et n'essayait que de m'étouffer ou de hurler à mort alternativement, je ne tenterais pas pour cela quelque trait de plume, mais parce qu'elle a édifié à Berlin son magasin de couleurs, son temple de faussaires, parce qu'elle abêtit et corrompt un million de gens, je veux combattre ici ce nouveau Bel — pour cette raison seulement — je lui déclare la guerre, sans pitié, et je crie bien haut puisque le chœur des faussaires m'y oblige. Ne les croyez pas, ne croyez aucun mot, car ce Bel qui a l'apparence de l'airain n'est au fond qu'en gélatine et n'a jamais encore mangé quoi que ce soit. »

Avec un tel programme, une telle verve, une telle indépendance, Maximilian Harden devait se faire et se fit beaucoup d'ennemis, mais il se créa du même coup un noyau de suivants fidèles, prêts à adopter toutes ses vues et toutes ses idées. Il étonna d'abord

par son courage : ce que personne n'avait osé jusque-là, lui le faisait et le récidivait. Bien que la popularité de Guillaume fût à son apogée, il critiquait sans ménagement les faits et gestes du souverain. Son audace dépassait tout ce qui avait été vu jusqu'alors, mais comme elle s'accompagnait de vérités et que les critiques étaient énoncées avec talent, il n'y eut pas que les mécontents qui prirent plaisir à lire les brochures hebdomadaires de la *Zukunft*. Les gens graves, posés, réfléchis, voulurent savoir ce que le polémiste décidait, jugeait, déchirait, et, bien vite, Harden eut non seulement une clientèle de lecteurs, mais son influence grandit, grossit. Ses adversaires mêmes en Allemagne reconnaissent que son opposition a eu des résultats importants, et que la nation doit avoir pour lui de la gratitude, car il a réussi plus d'une fois à contenir les sautes de caractère de Guillaume, à contrarier les plans de certains esprits malfaisants.

La princesse Charlotte von Meiningen — sœur de l'empereur — sachant que Harden était un respectueux admirateur de Bismarck, fit en sorte de le rencontrer chez le fameux docteur Schweninger, médecin du chancelier de fer. La sœur de Guillaume se montra fort aimable envers l'écrivain qui n'était jamais tendre pour son frère.

Les relations de Bismarck et de Harden furent très cordiales. On raconte que, lorsque Bismarck reçut de Guillaume en guise de cadeau de réconciliation une bouteille de Steinberger, il dit à Harden qui était ce jour-là son hôte :

— Nous la boirons ensemble, car vos intentions à son égard sont aussi généreuses que les miennes.

Toute sa vie Harden a gardé le culte du chancelier de fer et dans une longue étude il a retracé la vie et l'œuvre de son idole.

M. Henri Guilbeaux, qui, dans *La Nou-*

velle Revue (1), a publié un intéressant article sur Harden où on trouvera de justes appréciations sur le polémiste-critique littéraire, écrit à ce sujet :

« Il a retracé la carrière de Bismarck avec la ferveur dont est capable tout bismarckien, mais aussi avec l'intelligence, la lucidité que manifeste tout homme de culture étendue, tout homme en contact permanent avec les hommes et les idées. Il nous conte en particulier la querelle entre l'impulsif, prétentieux et brouillon Guillaume II et le fondateur et organisateur réel de l'empire

(1) 1er juillet 1913. — Le *Berliner Tageblatt* du 27 janvier 1916 parle ainsi de M. Guilbeaux : « Sous le titre *Demain* vient de paraître à Genève le premier numéro d'une revue française bi-mensuelle, qu'il y a lieu de signaler. L'éditeur en est l'écrivain Henri Guilbeaux, qui peut passer pour un connaisseur et un ami de l'Allemagne. Dans l'avant-propos imprimé servant de programme, Guilbeaux exprime l'intention « de ne pas entrer en lice (*einzutreten*) pour la haine et les préjugés, mais pour l'humanité et la vérité. » Il dit encore : « Comme la guerre ne durera pas éternellement et qu'il viendra un moment où la paix sera rétablie, nous voulons d'ores et déjà préparer la reprise des relations entre les peuples. »

allemand — depuis le jour où, prince de Prusse ayant à peine dépassé la vingtième année, le premier adressait au second, presque septuagénaire, sa photographie accompagnée de ces mots « cave : adsum ! » jusqu'en mars 1890, où il prononce publiquement et emphatiquement ces paroles significatives : « Ceux qui s'opposent à mon œuvre, ceux-là, je les broie » et se sépare du vieux serviteur qu'il remplace par Caprivi. »

Harden fut longtemps un assidu, toujours très bien accueilli, de Friedrichsruh, la retraite du chancelier de fer. Celui-ci avait compris la valeur du jeune pamphlétaire et au moment où il se trouvait délaissé, au moment où il comprenait qu'il allait disparaître, il croyait ne pas pouvoir mieux choisir comme confident, comme héritier de ses ressentiments, de ses haines et de ses vengeances que le fondateur de la *Zukunft*. Les terribles secrets que Bismarck connaissait, les documents innombrables qu'il possédait,

Harden les apprit, les consulta. Sa force est immense, et le rôle qu'il peut jouer est insoupçonnable. Guillaume le sait bien qui redoute la plume et l'éloquence de celui que dans une certaine presse allemande on appelle « le matamore ».

Plus tard, Harden, historien et critique littéraire, éclipsera Harden polémiste dont la célébrité est pour l'instant la plus grande. On rappellera la série de ses portraits, on n'oubliera pas de mentionner qu'il fut le premier à aider Reinhardt. Un des vœux les plus ardents de Harden a toujours été que le théâtre allemand devienne pour le peuple un enseignement en quelque sorte obligatoire, car il croit que le théâtre doit être le profitable moralisateur aussi bien des riches que des pauvres, que le théâtre doit être une institution nationale.

On vantera aussi plus tard, lorsque les querelles du jour seront oubliées, la façon dont Harden savait évoquer les choses contemporaines, sa maîtrise de style, sa

force, sa vigueur, son ironie froide et cinglante et sa connaissance parfaite des caractères des différentes classes de la société. Une de ses qualités à coup sûr est la sincérité. Il adressa une fois à un de ses amis une photographie de lui qu'il signa de cette phrase de Mirabeau parlant de Robespierre : « Il croit tout ce qu'il dit. » C'est une des causes du succès du polémiste. Il croit tout ce qu'il dit et il a le courage de dire tout ce qu'il croit.

Ce courage lui a valu des ennuis passagers : il fut par deux fois condamné à six mois d'emprisonnement et purgea ses peines à la forteresse prussienne de Weichselmünde. On dit qu'au début de la guerre, il fut forcé de s'exiler. Son journal la *Zukunft* a été plusieurs fois saisi ou suspendu.

Ce qui demeurera la grande œuvre de Harden polémiste, c'est la campagne qui se termina par le procès Eulenbourg. Pour la circonstance, il trempa sa plume dans le

vitriol. On sait trop en quoi consista cette affaire pour le rappeler en détail ici : (1). Harden dénonça les mœurs infâmes des favoris de Guillaume II. Le Kronprinz soumit à son père la suite des révélations de Harden. Plusieurs longs procès suivirent au cours desquels furent étalées toutes les turpitudes et les hontes d'une certaine noblesse jusque-là toute puissante. M. Frédéric W. Wile, lorsqu'il écrivit une étude sur Harden dans *Les hommes autour du Kaiser*, demanda au polémiste de donner sa propre version de l'épisode avec lequel l'histoire l'identifiera surtout. Harden résuma l'affaire avec une lucidité caractéristique :

« Dans l'affaire Eulenbourg et Compagnie, répondit Harden, les hommes que j'avais combattus ouvertement et pour des motifs purement politiques tentèrent de me forcer à m'en tenir au vague et à la déclaration que j'avais faite et qui à ce moment

(1) *Le Kronprinz*, page 136.

n'était compréhensible que pour eux-mêmes. Ils pensaient qu'il serait impossible de formuler mes insinuations devant un tribunal. Ceci me força, après les avoir épargnés plus qu'assez, à produire les preuves. Je le fis à contre-cœur, les ayant souvent avertis. Vous savez le reste. »

La scandaleuse affaire provoqua un retentissement énorme en Allemagne ; aujourd'hui elle n'est pas oubliée, mais le silence s'est fait autour des tristes héros qui cherchent dans la retraite à faire oublier leur influence néfaste de naguère. Harden est sorti grandi, aux yeux du peuple allemand tout entier, de procès où tout d'abord il tint la place d'accusé. Son renom avait augmenté, le nombre de ses ennemis avait pu s'accroître, le nombre de ses admirateurs avait doublé.

La guerre survint ; elle trouva Harden à son poste de combat. Avec crânerie, il continua son œuvre de censeur. Il ne cessa pas une minute d'être allemand, mais il sut

être à l'occasion impartial, humain, loyal, c'est-à-dire anti-prussien.

Dès le début de la guerre, Harden demanda avec insistance aux autorités de révéler la vérité tout entière à la nation et critiqua les communiqués monotones et trop optimistes du grand quartier général. Dès décembre 1914, il écrivait :

« Nous devons aimer la vérité, nous devons demander que rien ne nous soit caché. La lutte est beaucoup plus âpre que la plupart d'entre nous ne pensent. Nous avons eu d'agréables surprises, mais elles furent suivies d'amers désappointements. Une entière génération de jeunes Allemands a été anéantie ou estropiée. Des centaines de milliers de personnes demeurées chez elles sont en deuil ; des millions ont été plongées dans l'angoisse. »

Au début du mois d'août (1915) des dépêches datées de Copenhague annoncèrent que Maximilian Harden avait traversé cette ville, se rendant *incognito* dans le nord de la

Suède pour y passer « un congé forcé d'une durée indéfinie ». La presse scandinave, tandis que les journaux berlinois gardaient le plus profond silence au sujet de Harden, annonçait que le polémiste avait été chassé d'Allemagne et se rendait en exil pour avoir loué l'Italie de se tourner contre son ennemie héréditaire, l'Autriche. Cependant, un journal allemand, les *Kieler Neueste Nachrichten*, publia un soi-disant télégramme d'Italie, viâ la Suisse, citant le *Giornale d'Italia* et donnant cette information fantastique :

« Nous remercions Harden du fond de nos cœurs. C'est lui qu'on devra élire comme premier président de la République italienne, avec M. d'Annunzio comme président du Conseil. »

Le correspondant du *New-York World*, M. Karl H. von Wiegand, a donné dans ce journal (20 octobre 1915) le récit d'une entrevue qu'il venait d'avoir avec Maximilian Harden. Il trouva le polémiste dans sa villa

du Grunewald, et remarqua que Harden s'entourait de portraits de Bismarck et de photographies dédicacées du chancelier de fer. Le directeur de la *Zukunft* déclara :

« Il est temps de susciter une halte dans cette boucherie cruelle d'êtres humains ; mais qui la suscitera ? Où se trouve, dans le monde, le grand homme avec le courage, le cerveau, l'énergie, la puissance et l'inspiration susceptibles d'amener les nations belligérantes à la réalité et à terminer ce cauchemar ? »

Puis Maximilian Harden ajouta : « Pour ce qui est de leur but dans cette guerre, l'Angleterre, la Russie, la France et l'Italie sont battues, mais ne sont pas encore convaincues de cette réalité. » C'est une appréciation. Harden en fait de si nombreuses qu'il peut bien parfois se tromper.

Il raconta ensuite à M. Karl H. von Wiegand les erreurs des Alliés dans les Balkans, erreurs qui datent du début de la guerre. Ce thème, Harden le traite fréquem-

ment ; il a spécialement étudié la question et est arrivé à cette conviction que les empires centraux n'avaient, dans les Balkans, aucune sympathie ; le peu d'habileté des diplomates alliés a négligé des occasions qui ne se représentèrent plus. Au moment même où il recevait le correspondant du *World*, il publiait dans la *Zukunft* un article qui remplissait le numéro entier et qui traitait des questions d'Orient. Un peu plus tard, dans la seconde semaine du mois de novembre (1915), il fit, à Hambourg, une conférence — car il est excellent orateur et conférencier — sur l'argument que « la bonne situation militaire allemande est due aux fautes des Alliés ». Le 7 décembre, il prit la parole dans le grand hall de la Société Philharmonique de Berlin ; il parla encore des fautes des Alliés, mais ajouta des vérités assez nouvelles pour un auditoire allemand. Il n'hésita pas à déclarer que « quant à présent, un succès complet contre un, un seul, des principaux ennemis de l'Allema-

gne — il ne s'agit guère de parler de tous réunis — n'a pas été obtenu. Bien que la lutte se déroule sur des sols étrangers, ce n'est pas encore la victoire ». Et Harden termina sa conférence en constatant : « Nous vivons avec trop de luxe ».

On cria au pessimisme en Allemagne, mais Harden, on le sait, n'est pas homme à se laisser intimider. Quand il a une idée, il la mûrit, puis il l'énonce, puis il la soutient ; il ne se soucie pas de plaire ou de déplaire à un groupe, à une coterie, à un gouvernement, à ses concitoyens, aux adversaires de son pays. Aussi ses arguments sont-ils parfois déconcertants. Au mois de décembre 1915, il osa rendre un hommage éloquent à l'admirable héroïsme des Serbes et exalter « la sentimentalité des latins pour lesquels l'honneur est tout et qu'aucun avantage matériel ne pourra détourner de faire ce que l'honneur leur impose ».

On annonça que la *Zukunft* était interdite (sur les suggestions de von Bülow), suspen-

due après la publication de cet article, et que Maximilian Harden allait faire paraître son journal en Suisse. La nouvelle ne se réalisa pas. La suspension a été levée. Mais après avoir vanté « la sentimentalité des latins », Harden, dans une conférence prononcée à Berlin au début de février 1916, soutint une autre thèse et menaça — avec quelque retard — les Français du déchaînement de la barbarie allemande. La conclusion de cette conférence était : « Si en France on croit que le rétablissement de la paix n'est possible que par la restitution de l'Alsace-Lorraine et si la nécessité nous oblige à signer une telle paix, les 70 millions d'Allemands la déchireraient bientôt. Nous crions à nos ennemis : « Vous ne pourrez réaliser votre rêve qu'en passant sur le cadavre de l'Europe. » Nous proclamons que s'ils ne veulent pas nous entendre la guerre commencera seulement pour nous et nous la ferons sans merci, sans plus tenir compte de rien, sans nous soucier des accusations

de barbarie. « Tous les moyens » seront employés avec enthousiasme contre ses ennemis par le peuple allemand. Nous en reviendrons aux époques sauvages où l'homme était un loup pour l'homme ! »

Qui peut se montrer barbare est barbare ! Harden a donc eu le courage d'avouer la barbarie de tout le peuple allemand, comme précédemment il avait eu le courage de vanter l'héroïsme des Serbes. Le courage impartial est trop rare au pays du Kaiser pour ne pas étonner et surprendre. C'est pourquoi les Anglais ont baptisé Harden le « Hun honorable » et M. Jean Richepin n'a pas craint d'écrire sur Harden dans l'*Intransigeant* (1er décembre 1915) un article dont le titre inattendu était « Celui que j'aime ».

KRUPP

LES KRUPP (VON BOHLEN)

Quand on écrit l'histoire de la famille Krupp et de ses usines, on néglige trop deux faits particuliers qui ont une signification extraordinaire et qui sont les deux principales illustrations des seigneurs d'Essen et de leur fortune. Ces deux faits sont que, par deux fois, les directeurs assurèrent la prospérité de leurs affaires en commettant des pirateries, en copiant des inventions étrangères, et qu'à deux reprises une femme se trouva à la tête de l'entreprise, jadis pour donner l'essor à une création qui frôlait la faillite, aujourd'hui pour jouir d'une fabuleuse richesse qu'accroît prodigieusement encore la guerre actuelle.

Ainsi donc, la base même de la colossale

usine repose sur des vols et des contrefaçons. Ainsi donc deux cœurs féminins ont eu la hardiesse de ne rêver qu'à la destruction et à la mort.

L'histoire de Bertha Krupp, la reine actuelle d'Essen, n'est pas passionnante ; elle pourrait même avec quelques variantes se résumer en peu de lignes. A l'âge de seize ans, elle devint la légataire universelle de son père mort tragiquement et elle épousa plus tard Gustave von Bohlen und Halbach, attaché d'ambassade à Rome. Le désaccord des historiographes consiste en ceci : comment fut conclu ce mariage ? Mariage d'amour, disent certains qui prétendent que la rencontre à Rome fut un effet du hasard, mariage voulu par le Kaiser, a expliqué M. Henry W. Fischer dans son *Histoire secrète de Bertha Krupp*, publiée dans l'*Echo de Paris* d'après les documents et le journal de la baronne d'Attavilla, première gouvernante.

La dynastie des Krupp usiniers commence

avec Frédéric Krupp qui, le 20 novembre 1811, organisa un premier atelier de fonderie afin de faire concurrence à l'industrie des aciers anglais. Frédéric s'était approprié les secrets de l'inventeur anglais Benjamin Huntsman. On voit encore à Essen la maison humble où l'aïeul fit ses premiers rêves. Rêves tous déçus, car les déboires succédèrent aux déboires. Quelques associés dont s'entoura Frédéric lui jouèrent des tours auxquels sa femme ne dédaigna pas de collaborer. Ces infortunes successives n'amenèrent pas la chance dont parle le proverbe. Plusieurs fois Frédéric fut sur le point de fermer boutique ; il dut un jour vendre son cheval ; pourtant un moment il put croire que sa ténacité allait triompher : il fournissait à plusieurs pays les coins de frappe et il dut, sans argent et sans crédit, augmenter ses ateliers. C'eût été la fortune au bout de quelques années de labeur. Mais le revers ne fut pas long à se montrer, les clients pour une cause ou pour une autre

délaissèrent l'usine. Frédéric, pour parer à la ruine, imita la signature paternelle ; il ne connut point la prison grâce à l'intervention de sa mère, mais tant de luttes et tant de chagrins l'avaient épuisé. Il mourut le 8 octobre 1826 et à sa mort l'usine Krupp était riche de dettes et de charges.

A connaître les différents associés de feu son mari, Barbara Krupp connaissait un tantinet la direction des affaires et elle s'y consacra avec une énergie remarquable, en se faisant aider par son fils aîné Alfred qui n'avait alors que quatorze ans et demi. Six ans d'un effort continu, réfléchi, forcené ramenèrent la clientèle. L'usine prospéra ; elle prospéra même au point que les deux fils aînés Alfred et Hermann se jalousèrent et qu'il naquit entre eux une rivalité préjudiciable au succès de l'entreprise. Barbara vit le danger et elle créa pour Hermann à Berndorf, en Autriche, une fabrique de couverts d'argenterie qui existe encore aujourd'hui.

L'usine Krupp semblait donc devoir connaître des jours fortunés. Alfred, grâce à une piraterie, assura l'avenir. Il s'empara de l'invention d'un français, Pierre Ducroquet, et se mit à fabriquer des canons en acier fondu. Cette piraterie sauva l'usine qui, en 1848 (année mauvaise pour toute l'industrie allemande), n'était pas épargnée par la stagnation des affaires. Cette année-là, la famille dut vendre son argenterie.

Le rôle de Barbara était achevé ; elle céda sa dernière part à son fils Alfred qui devint le chef, le patron — le premier grand fournisseur de la mort. Il fabriqua des canons pour l'Allemagne, pour toute l'Europe, et les affaires augmentaient si rapidement qu'il fallait embaucher de nouveaux ouvriers. Nouvelle piraterie en 1860 : on construit à Essen le premier marteau-pilon, invention du lillois Leportier.

Le développement de l'usine fut dès lors extrêmement rapide. Il fallut procéder à des agrandissements, créer de nouveaux ateliers,

organiser de nouveaux services, installer un polygone à Meppen. Krupp devenait une puissance, Essen un Etat. Guillaume Ier offrit le titre de prince d'Essen à Alfred qui le refusa : « Je ne veux être que Krupp », répondit-il avec superbe. Mais ce qui mit le comble à la prospérité d'Essen, ce fut l'envoi à l'exposition du Crystal Palace de Londres (1851) d'un bloc d'acier de quarante-cinq tonnes.

Petits faits aujourd'hui bien oubliés. Alfred Krupp collabora à plusieurs expositions universelles françaises. Il envoya à l'exposition universelle de Paris de 1855 un bloc d'acier de cent tonnes et un canon qui intéressa Napoléon III au point qu'il voulut voir l'inventeur, puis plus tard assister aux expériences. On ajoute même qu'il voulut commander trois cents de ces canons, mais que Krupp refusa l'offre. Néanmoins Krupp exposa encore en 1867 ; c'était trois ans avant la guerre. Alfred Krupp pour son canon de 50.000 kilogrammes coûtant

540.000 francs reçut le grand prix et fut décoré des mains mêmes de l'impératrice Eugénie.

Alfred Krupp mourut le 14 juillet 1887, laissant à son fils Frédéric-Alfred le soin d'administrer l'usine colossale qui grandit encore par le seul fait de la force acquise. De nouveaux ateliers furent ajoutés, de nouvelles fabrications furent entreprises, on construisit même une opulente résidence, l'Essener-Hof, où on traita magnifiquement les envoyés des puissances étrangères venant acheter des canons. Tous les ans l'accroissement du nombre des ouvriers prit une extension plus grande, et dans les coffres l'argent affluait, venant aussi bien des pays étrangers que de l'Allemagne. L'usine Krupp devenait l'antre immense où on faisait vivre des milliers d'employés en créant des engins de mort.

En 1891, Frédéric-Alfred voulut agrandir les usines du côté de Rheinhausen. Une partie du terrain convoité appartenait à un petit

fermier qui y élevait ses vaches. Cette prairie valait environ 12.500 francs. Frédéric-Alfred offrit 50.000 francs. Le fermier, qui était malin, trop malin même, demanda 2.500.000 francs, et il ne voulut pas baisser son prix. Frédéric-Alfred acheta des terrains un peu plus loin, y fit construire de nouveaux bâtiments, mais plus tard il avoua que son désir d'économie lui avait fait faire une mauvaise affaire. L'éloignement des agrandissements, le retard apporté à leur achèvement lui firent perdre l'avantage de quelques gros contrats. Il regretta toujours de ne pas avoir acheté pour plus de deux millions la prairie de douze mille francs.

Un jour, Frédéric-Alfred reçut une lettre le prévenant que ses propriétés seraient incendiées. Il réunit aussitôt ses 20.000 ouvriers, leur lut le contenu de la missive anonyme, puis ajouta : « Si l'un de vous veut mettre ce sinistre projet à exécution, libre à lui ; mais je vous préviens que je ne reconstruirai pas d'autre établissement métallur-

gique ; j'ai assez de revenus pour vivre sans cela et j'ai besoin de repos. »

Frédéric-Alfred était devenu un ami de Guillaume II. Celui qui rêvait de massacres et de conquêtes et celui qui engendrait les machines à massacrer ne pouvaient pas ne pas s'entendre. On se souvient peut-être (1) que Krupp fit cadeau au Kronprinz allemand — âgé de sept ans — d'un véritable fort minuscule construit sur ses plans dans le jardin de Potsdam. Est-ce par reconnaissance que plus tard le Kronprinz, à la mort mystérieuse de l'usinier, traita de *misérables* ceux qui avaient accusé de vices contre nature Frédéric-Alfred (2) ?

Après une vie plus familiale que celle menée par les précédents Krupp, après avoir montré sa réelle bonté en créant de nombreuses œuvres philanthropiques et sa bonhomie en se livrant à sa passion pour

(1) *Le Kronprinz*, pages 16, 17, 18, 19.
(2) *Le Kronprinz*, page 136.

la botanique, Frédéric-Alfred en novembre 1902 mourut, non sans avoir donné des raisons sérieuses de critiquer ses mœurs. Il était l'ami de tout le groupe Moltke et Eulenbourg, et il semble bien prouvé qu'il se rendait fréquemment en Italie, à Caprée, où il se plaisait à renouveler, dans le décor magnifique de la mer discrète, certains exploits, jadis les plaisirs les plus grands de l'empereur Tibère. Il n'est pas invraisemblable que Krupp pour échapper à la tyrannie d'une fâcheuse renommée se soit donné la mort. Il laissait deux filles et une veuve. On fut surpris à l'ouverture du testament. La veuve et la fille cadette étaient négligées au profit de la fille aînée Bertha.

M. Henry W. Fischer dans son *Histoire secrète de Bertha Krupp* semble être bien renseigné lorsqu'il dit que ce testament fut inspiré par Guillaume II, désireux de voir la colossale usine demeurer en une seule main et désireux sans doute de marier à son gré la plus riche héritière du monde pour

acquérir personnellement une plus grande influence dans l'administration de l'usine collaboratrice de ses plans les plus chers.

Barbara Krupp la seconde fille n'appartient pas à l'histoire. Pauvre parti de trente-sept millions, elle a épousé le baron von Wilmowski, fonctionnaire subalterne du ministère de l'Intérieur. Mais Bertha Krupp — 375 millions de dot — fut l'objet de nombreuses demandes en mariage ; on cite un chiffre — 1.300 ; il est respectable. N'est-ce pas un record ? Elle épousa finalement Gustave von Bohlen und Halbach, homme qui possède à un haut degré la capacité d'assimilation et qui, riche au-delà des plus grandioses rêves du temps modeste où il était simple attaché d'ambassade à Rome, tient à sa tranquillité, à sa fortune, et ne demande pas qu'on s'occupe de lui. Curieuse opposition : « Taffy », comme ses amis l'appellent, est né à La Haye, la ville de la paix, de l'humanité et des belles et nobles utopies. Taffy, qui a été autorisé par le Kaiser à

mettre devant son nom celui de Krupp, est, comme sa femme, un fervent du golf anglais, du tennis ; de plus c'est un collectionneur d'antiquités : les porcelaines chinoises l'intéressent particulièrement.

En 1910, lors de l'anniversaire de la fondation des usines Krupp, Guillaume a conféré à son riche et fidèle vassal l'ordre de l'Aigle Rouge et lui a donné le titre de baron. Taffy Krupp von Bohlen und Halbach est un homme prospère.

Sa femme, malgré quelques rumeurs qui lui donnent le même volage caractère que son aïeule Barbara, est simple, économe. On dit qu'elle ne voulut dépenser pour son trousseau de mariage que la somme modique de 1.250 francs, estimant que l'élégance n'engendrait pas le bonheur. Peut-être cette déclaration venait-elle très à propos ! Bertha Krupp jouerait malaisément le rôle de mannequin dans une maison de couture. Elle est grosse, lourde, gauche. Sa figure est épaisse, sa chevelure abondante est bous-

culée en un chignon sans méthode. La « Reine d'Essen », « Notre-Dame du Tonnerre », « l'héritière de la Manufacture du Diable », comme on appelait avant juillet 1914 Bertha Krupp, est volontiers plaisantée au delà du Rhin pour son peu de goût. Orgueilleuse de sa fortune, elle l'est ; ne menaça-t-elle pas une fois de cesser ses dons aux œuvres humanitaires parce que les journaux n'enregistraient pas assez hyperboliquement ses gestes généreux ?

Si dans le monde entier, en parlant d'Essen, on n'évoque que Bertha Krupp, son mari récolte aussi avec les larges revenus annuels les louanges, les décorations et les diplômes. Si le fameux canon allemand 420 a été baptisé « Grosse Bertha » (comme elle doit être fière, Notre Dame du Tonnerre !), Herr Krupp von Bohlen a reçu de l'Université de Bonn, pour le même canon, le diplôme de docteur en philosophie !

Les usines d'Essen sont la plus colossale

entreprise particulière du monde entier. On en a fait si souvent la description qu'il est inutile, superflu, de la donner ici, dans une étude sur les successifs directeurs de la « Manufacture du Diable ». Un point cependant ne doit pas être passé sous silence : ce n'est pas le chiffre des bénéfices, ni l'étendue des différentes propriétés ; c'est une initiative qui complète à merveille la gigantesque administration. Essen possède un bureau d'espionnage germaniquement, c'est-à-dire complètement organisé. Il ne s'agit pas d'apprendre seulement si tels ou tels clients sont solvables et si la moralité des acheteurs est parfaite, il faut aux Krupp von Bohlen défendre leur puissance, ils ont des dossiers sur tout le monde, leurs agents d'espionnage à l'étranger les tiennent au courant de ce qui se passe au sein des gouvernements, dans les fabriques d'Angleterre, de France et de Russie, des travaux et des découvertes des inventeurs, des savants, des chimistes dans le monde entier. Le bureau

d'espionnage d'Essen n'est pas une annexe de simples références, c'est un centre d'une activité prodigieuse où se révèle une fois encore la tendance de tout esprit parfaitement allemand.

Et dans le même ordre moral, il ne faut pas oublier de mentionner, pour donner une idée juste de l'administration des Krupp, de ce qu'est cette formidable chose : « le Kruppisme », la façon dont les usines d'Essen remplissent leurs contrats et livrent les commandes qui leur sont faites. Si l'Etat allemand est destinataire, suivant les conventions, les livraisons sont faites aussi scrupuleusement que possible, mais si des Etats étrangers ont eu la sottise de se laisser prendre aux belles promesses qu'on a faites à leurs envoyés spéciaux dans les salons de l'Essener-Hof après un copieux dîner, arrosé de champagne et de vins du Rhin, les Krupp livrent ce qu'ils veulent. Un client de la veille peut être demain un adversaire. Pourquoi lui fournir les armes les

le grand Alfred ! Cette décoration ne ressemble en rien à notre Encouragement au bien ou à un prix Monthyon. C'est une médaille des vieux serviteurs, mais quelle médaille ! Cela s'appelle, à Essen, l'*ordre de l'obus*. Après vingt ans de travail, un ouvrier peut recevoir cet ordre qui consiste en une épingle de cravate, obus de platine monté sur or. Les hauts employés portent l'ordre d'une façon moins apparente — en boutons à leurs manchettes.

Jamais les usines d'Essen n'ont connu une prospérité comparable à celle de l'époque actuelle. Frau Bertha Krupp von Bohlen et Taffy, son époux, sont heureux.

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

Directeurs : Henri AUSTRUY et Johannès GRAVIER

Depuis le 1er Octobre 1879

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 MOIS	6 MOIS	3 MOIS
Paris, Départements. . . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Envoi de numéros spécimens sur demande

PARIS — 80, rue Taitbout (IXe) — Tél. : 104-91

YB 25

867492

D D 231
A2H4

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY